



Antonio Tabucchi

« Au pas de l'oie. Chroniques de nos temps obscurs », paraît en France. Entretien avec un écrivain pour qui être engagé, c'est d'abord l'être avec soi-même. Rencontre. Page 12.

Littérature étrangère

Agata Tuszynska et l'histoire intérieure des juifs de Pologne ; l'univers fantastique de Sergueï Loukianenko ; le démon de la musique selon Ketil Björnstad... Page 5.

Le Monde

Des Livres

Vendredi 10 novembre 2006

MALCOLM DE CHAZAL GÉNIE DANS L'ÎLE



A l'occasion de la publication des chroniques de l'écrivain mauricien, J.M.G. Le Clézio rend hommage à l'un des poètes les plus féconds de la littérature française contemporaine.

Littératures. Page 4.

Paul Celan et Ilana Shmueli

La bouleversante correspondance du poète de langue allemande avec une femme qui fut son amie d'enfance et son dernier amour.

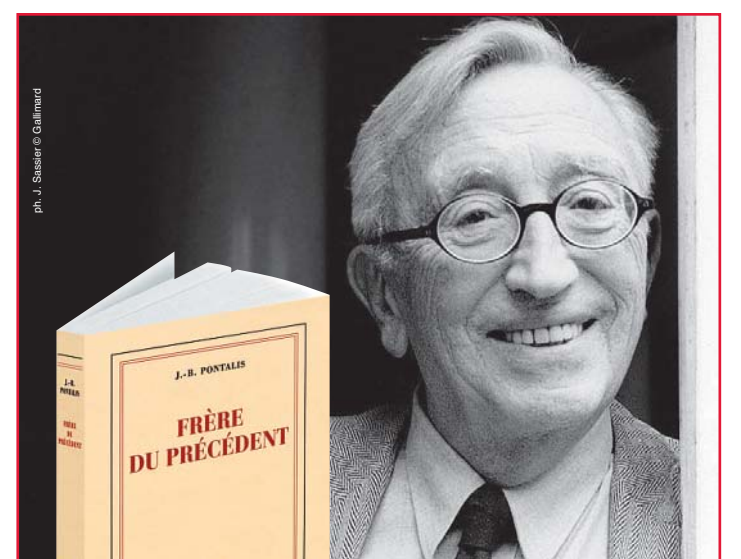
Littératures. Page 3.

Maux du capitalisme

Axel Honneth et « La société du mépris » ; la mondialisation selon Peter Sloterdijk ; Guillaume Erner analyse le « consensus compassionnel »... Dossier. Pages 6-7.

Musiques

Nik Cohn, un écrivain blanc, père de la « rock critic », chez les rappeurs de la Nouvelle-Orléans ; Leonard Cohen par Gilles Tordjman ; une histoire du hip-hop... Page 10.



J.-B. Pontalis
Frère
du précédent

**PRIX MEDICIS
ESSAI**

Gallimard

Contributions

JMG Le Clezio, écrivain, président, cette année, du jury Renaudot. Derniers titres parus : *Ourlans* (Gallimard, 2006) et *Raga*. *Approche du continent invisible* (Seuil, 2006).

Christian Fechner Producteur, scénariste et réalisateur, il est l'auteur d'une biographie de Robert-Houdin, *La Magie de Robert-Houdin*, (2 vol., éd. FCF) et a participé à la création de la Maison de la magie à Blois.

Proposer un texte pour la page « Forum » par courriel : mondedeslivres@lemonde.fr
par la poste :
Le Monde des livres, 80, boulevard Auguste-Blanqui, 75707 Paris Cedex 13

Un témoignage de la romancière Kaylie Jones sur le grand écrivain américain mort le 1^{er} novembre

« Je me souviens de William Styron »

New York. Journée glaciale et lumineuse. C'est une femme blonde, une quarantaine d'années, cheveux courts, sourcils fins, le nez aquilin et le teint sans fard, qui émerge sur Lexington Avenue. Kaylie Jones est la fille de James Jones, l'auteur de *Tant qu'il y aura des hommes* et de *La Ligne rouge*. Dans les années 1950, à Paris, Jim Jones, Norman Mailer et William Styron s'étaient proclamés « trois meilleurs écrivains américains » de leur génération. Ils avaient survécu à la guerre ; ils n'avaient pas 30 ans. Kaylie, elle, se souvient de Styron comme le meilleur ami de son père, qui passait des nuits entières à discuter avec Jim Jones de romans « plus vastes que la vie ». A la mort de son père, Kaylie a 16 ans, et elle entame une correspondance avec Styron. Plus tard, elle deviendra elle aussi romancière, auteur notamment de *A Soldier's Daughter Never Cries*, un roman semi-autobiographique. Retour sur une jeunesse passée aux côtés de Styron, mort le 1^{er} novembre (*Le Monde* du 3 novembre).

Quelles ont été vos premières impressions de William Styron ?

William Styron a rencontré mon père ici à New York vers la fin des années 1950, par l'intermédiaire, me semble-t-il, de Norman Mailer. Styron venait de publier son premier roman, *Un Lit de ténèbres*, qui a connu un immense succès critique. Il avait 26 ans à peine. Mon père avait publié *Tant qu'il y aura des hommes* en 1951, et Norman *The Naked and the Dead* en 1948. Ils avaient tous les trois plus ou moins le même âge, et ils adoraient se faire concurrence. Quand je suis née, l'amitié entre mon père et Bill Styron était scellée depuis longtemps. Mes parents n'avaient pas de famille ; les Styron étaient notre famille. Ils logeaient

chez nous, à Paris, et nous, nous allions chez eux, à Martha's Vineyard, ou dans le Connecticut...

Comment se passaient les soirées entre votre père et Styron ?

Je me souviens qu'ils bavardaient toute la nuit, qu'ils s'engueulaient à propos d'un personnage, comme s'il était vivant et réel. Joe Christmas dans *Lumière d'août* de Faulkner, par exemple : l'un soutenait que c'était un criminel, et l'autre qu'il était mû par toute la force d'inertie de son passé... Les souvenirs de Bill et de mon père se mêlaient inextricablement à leur imaginaire. Leur vécu, à ce qu'ils auraient pu vivre. Et moi, j'ai grandi là-dedans.

Que représentait Styron pour vous ?

Un oncle, ou peut-être un parrain. Je ne savais même pas qu'il était un écrivain très connu ; pour moi il était simplement un grand ami de mon père. Un très bel homme dans sa jeunesse, ténébreux, écrasé par ses démons familiaux, ses racines sudistes. Je me souviens aussi d'une bagarre entre Styron, mon père et Mailer, à la suite de laquelle mon père et Styron n'ont plus adressé la parole à Norman pendant près de quinze ans... C'était une bagarre bête, l'un d'entre eux avait dit à l'autre que l'œuvre du troisième était médiocre. Peut-être Mailer avait-il dit à Styron qu'il n'aimait pas les livres de mon père. Je n'ai jamais su, et leurs biographes respectifs donnent à ce sujet trois versions différentes... Bref, ce n'est que beaucoup plus tard, quand je suis allée à l'université, que je me suis rendu compte que Bill Styron était si important qu'il y était enseigné...

Vous êtes-vous rapprochée de Styron après la mort de votre père, en 1977 ?

Oui, Styron a été très affecté par cette mort. Et moi, comme mon père n'était plus là, j'ai commencé à poser un tas de questions à Bill ; je lui écrivais des petits mots : « *Qu'est-ce que ça veut dire, ça, dans*

ton livre ? On a dit cela dans mon cours, qu'en penses-tu ? » On s'écrivait des petites lettres. Il n'a pas toujours été un correspondant assidu, mais il était d'une grande douceur à mon égard. Et je crois que, très rapidement, bien avant 1985, il a ressenti les premiers symptômes de cette dépression qui a fini par avoir raison de lui une décennie plus tard.

Comment Styron a-t-il vécu la publication du *Choix de Sophie* ?

Je me souviens de la violence des critiques – parce qu'il s'était permis de parler d'Auschwitz, et qu'il n'était pas juif. Bill, lui, a toujours maintenu que c'était une erreur grotesque, dangereuse même, de réserver le « traitement » de la Shoah aux seuls juifs, écrivains ou non. Et puis, il a décidé de passer par-dessus ces critiques, parce qu'il s'y attendait, et parce qu'il était déjà trop célèbre. Ce qui n'avait pas toujours été le cas. Lorsque la critique a descendu *Les Confessions de Nat Turner*, en 1967, Bill avait reçu des menaces de mort, et il en avait été extrêmement affecté.

Avez-vous des souvenirs personnels de l'époque de *Sophie* ?

Oui ! Je me souviens d'une grande dispute entre mon père et Bill, pendant que Bill écrivait *Le Choix de Sophie*. Mon père lui disait que c'était une idée idiote pour un livre, qu'il s'agissait d'un mensonge, qu'aucune femme n'abandonnerait un enfant pour un autre. Styron avait connu cette femme, une catholique polonaise survivante d'Auschwitz, devenue Sophie dans le livre. Il l'avait rencontrée à Brooklyn dans les années 1940. Et elle lui avait raconté cette histoire. Mais mon père était persuadé qu'elle était mythomane.

Styron vous avait-il jamais parlé, personnellement, du *Choix de Sophie* ?

Oui, je me souviens que Bill ne parlait pas assez bien le français au moment de la traduction de son livre, et qu'il était préoc-

cupé par la question de l'argot... Alors, un jour, à Paris, il a demandé à mon père : « *Comment dit-on "You have a hard-on" ?* » et mon père lui a dit, « *Demande-lui à elle, elle a 15 ans, elle devrait savoir.* » Et moi j'ai corrigé la traduction et je lui ai dit d'écrire : « *Tu bandes* », ce qui est resté dans la version française...

Y a-t-il, à vos yeux, un personnage de l'ombre que la légende, en Amérique comme en France, aurait mis de côté ?

Je pense. D'abord, il a été un grand coureur, ce dont personne ne parle en Amérique, surtout pas sa biographie « autorisée ». Et parfois il n'était pas très commode... Puis il y a eu le mensonge avec l'alcool, le fait que dans *Face aux ténèbres* il a voulu faire croire à la terre entière qu'il avait arrêté. Or je suis certaine que ce n'était pas une dépression anodine – c'était lié à son alcoolisme, à l'anxiété des descentes, et non aux médicaments, ou à une quelconque maladie mentale... Mais ça, c'était un secret de famille, comme chez nous, avec mes parents.

Quel est votre dernière image de lui ?

Je l'ai vu plusieurs fois avant sa mort, mais je me souviens en particulier de la dernière fois que j'ai vu Mailer et Styron ensemble. C'était lors d'un colloque au sujet de mon père, dans notre vieille maison de Sagaponack, à Long Island. Mailer, Styron, Vonnegut... tout le monde était là. Mailer et Styron se parlaient à nouveau. Ils m'ont dit : « *Nous sommes trop vieux pour nous bagarrer encore !* » Maintenant, j'ai l'impression que c'est tout une génération qui s'en va, ma jeunesse, les années parisiennes... Nous savions qu'il était malade, mais il travaillait depuis presque vingt ans à un livre qu'il n'a pas terminé. C'est ce qui m'obsède le plus aujourd'hui. Cette défaite silencieuse face au temps. ■

PROPOS RECUEILLIS
PAR LILA AZAM ZANGANEH

« Les Bienveillantes », une belle histoire

Antoine Gallimard

Il y aurait de ma part quelque ingratitude à ne pas témoigner de la sympathie à l'égard de l'auteur de l'édition de *Monde* daté du 8 novembre dernier : « *Goncourt cas d'école* », qui se fait l'écho des convictions que nous sommes nombreux à partager en France sur le métier d'éditeur. Mais l'écho est ici un peu infidèle. Rappelons-en la teneur : pour *Les Bienveillantes*, le premier éditeur de l'œuvre – Gallimard – serait lésé par le fait que Jonathan Littell, représenté par son agent, ne lui a cédé que les droits de publication en langue française de son œuvre, en se réservant ses droits pour les traductions à venir. Cette pratique, contraire aux intérêts de

l'édition littéraire, marquerait un tournant dans l'histoire des relations entre l'auteur et son éditeur.

Nous aurions bien sûr préféré que nos services de cession puissent gérer les droits de ce roman hors de notre domaine linguistique, comme c'est le cas pour la majorité de nos auteurs français. Il nous revient de convaincre ces derniers qu'il s'agit là d'un bon choix pour leur œuvre. Ce n'est ni défendre une spécificité française, ni soutenir une tradition : c'est faire le choix de l'efficacité. Mais nous savons aussi qu'il n'y a rien d'universel à cela.

Il reste que la situation contractuelle des *Bienveillantes* est spécifique et ne se prête guère à l'exemplarité ; car ce livre a pour singularité d'avoir été écrit en français par un auteur américain, de surcroît représenté par un agent

britannique. L'auteur a choisi logiquement de publier son roman en premier lieu en France ; aussi a-t-il choisi de négocier d'abord avec un éditeur français, avec l'intention de proposer ensuite son œuvre à des maisons étrangères. Nous avons donc passé avec lui un accord classique, concluant une négociation avec l'agent d'un auteur étranger. Nous n'agissons pas autrement, et cela depuis de nombreuses années, avec la plupart des écrivains anglo-saxons ou hispaniques. Il n'y a rien ici de bien singulier et nouveau. Et Jonathan Littell ne fait pas école dans le contexte français.

A vrai dire, le risque majeur n'est pas là où l'éditorialiste du *Monde* croit qu'il réside. Il est plutôt dans la restriction des durées d'exploitation des œuvres cédées aux éditeurs, alors

même que le modèle français privilégie une cession pour toute la durée de la propriété intellectuelle (plusieurs décennies, donc). Je vois couramment aujourd'hui arriver sur mon bureau des propositions d'agrement prévoyant des durées de cession de trois à cinq ans à partir de la signature du contrat, la traduction de l'œuvre n'ayant pas encore été entreprise (ce n'est pas le cas des *Bienveillantes*) ! Ce cadre peu favorable se voit parfois assorti du refus de convenir d'une option sur l'œuvre à venir de l'auteur. Il y a là un véritable danger. Comment défendre une œuvre dans le temps, et pourquoi tout entreprendre en ce sens, si nous ne disposons d'aucune garantie sur ce que seront nos droits dans les deux ou trois ans qui suivent... A quoi bon amender, semer et arroser lorsque l'on

est à la merci du coupeur de plants et menacé d'expropriation ? C'est insensé, à tout point de vue.

Il n'y a pas d'édition durable à l'ère du soupçon. De fait, c'est bien la confiance qui gagne avec *Les Bienveillantes*. Et tout d'abord, celle qui caractérise les relations entre l'éditeur et les libraires. Nous avons fait en sorte qu'un très grand nombre d'entre eux, indépendants ou non, puissent lire ce roman durant l'été, avant sa sortie en magasin. Nous les avons spécialement alertés. La prise de conscience s'est faite ici, pendant ces deux mois qui ont précédé la sortie de l'ouvrage. L'histoire qui a suivi est belle. Elle appartient aux lecteurs. ■

Antoine Gallimard est PDG des éditions Gallimard.

Chronique de la misogynie ordinaire

Danielle Sallenave

Dans les dernières années du XIX^e siècle, un journaliste, constatant que les femmes étaient de plus en plus nombreuses sur les bancs de la Sorbonne, le célébrait en ces termes : « *Quel spectacle charmant ! s'écriait-il, que de*

voir chaque jour à l'heure du déjeuner, dans les rues du Quartier latin et les allées du Luxembourg, des jeunes filles en bande pépier leurs leçons ! » Les hommes pensent et parlent, les femmes gazouillent...

Cela ne nous indignait plus vraiment : c'était il y a si longtemps, tant de choses ont changé ! Du haut des nouveaux droits des femmes, on est même tenté de regarder avec un peu de distance amusée ces malheureuses victimes d'un état des mœurs et des lois heureusement disparu.

Disparu, vraiment ? Un siècle plus tard, force nous est de constater qu'il n'en est rien. Sans doute le droit et la loi ont-ils fait un progrès immense. Les femmes sont électrices et éligibles, on leur a reconnu le droit à disposer de leur corps, la notion de « chef de famille » a disparu du code, etc. Mais la société est loin de s'être alignée sur cette égalité

juridique et purement formelle. Les salaires des femmes sont scandaleusement inférieurs à ceux des hommes ; un « plafond de verre » les sépare encore des fonctions les plus élevées et les plus gratifiantes ; l'image de leur corps sert toujours d'argument de vente pour des parfums ou des carrosseries de voiture.

Et plus grave peut-être encore, dans les têtes et dans les discours, prévaut toujours largement une représentation des femmes empreinte des éternels vieux clichés misogynes.

Je n'en veux pour preuve que la manière dont la presse a rendu compte de la récente exclusion par le jury du prix Femina d'une de ses membres. Tout en nous donnant raison sur le fond, elle n'a pas manqué de le faire sur un ton de condescendance appuyée, dans des termes d'une ironie discrète

ou affichée, et selon un vocabulaire classique. Ces « *sorcères* » « *manquent d'humour* » et une fois de plus se livrent au sport favori des « *bonnes femmes* » : le crépage de chignons ! (verbatim)

De quoi s'agissait-il ? Dans un livre publié par l'une des jurées, il était fait un compte rendu, orienté, erroné et mensonger de plusieurs de nos débats. Et plus grave encore, une partie du jury se voyait accusée, sans l'ombre d'un commencement de preuves, de voter sous l'influence d'un grand éditeur. Une telle publication manque à la règle de confidentialité des délibérations, et plus grave encore, porte atteinte à l'honneur des jurées mises en cause. Que la démission de l'accusatrice ait été demandée et que, celle-ci l'ayant refusée, nous ayons voté son exclusion relève de la stricte application des statuts du prix, et de ce

qu'on appelle la « *déontologie* » ou « *ensemble des devoirs liés à une profession* », que ce soit celle du médecin, du juge ou du juré de quelque instance que ce soit.

Il est pourtant malheureusement visible que la presse (et l'opinion) ne reconnaît pas encore pleinement ce droit aux femmes. Entre nous, cette affaire est-elle vraiment si grave ? Qu'est-ce que ces femmes qui parlent de « *leur honneur* » ? Qui se comportent avec vigueur et radicalité ? Est-ce que ce sont vraiment des femmes ? Quand un homme politique ou public se défend d'une imputation calomnieuse, il ne fait que son devoir d'homme, soutenu par la haute idée qu'il a (et que la société a) de sa « *virilité* » : lorsque des femmes se mêlent d'en faire autant, ce ne sont plus des femmes, mais des viragos, des excitées, des piailleuses qui, lorsqu'elles cessent enfin de

papoter et de parler chiffons, glapissent des invectives, se coupent la parole et finissent par se prendre aux cheveux comme deux cats sur le plancher d'un saloon... Voilà l'image qu'on gardera d'une affaire grave, qui entame la crédibilité d'un jury et des décisions qu'il prend, faisant douter de la valeur des livres qu'il couronne, et des auteurs qu'il propose aux libraires et aux lecteurs ! Rien n'a bougé, la société n'a pas changé : les femmes ne sont pas sérieuses, elles n'ont pas droit aux grands débats qui agitent les hommes, aux décisions qui engagent le courage, la résolution, l'affirmation de soi et de son droit...

Cinquante ans après le livre qui porte ce titre, les femmes sont toujours LE DEUXIÈME SEXE. ■

Ecrivain, membre du jury du prix Femina.

ECRIVAINS
les Editions Bénévent publient de nouveaux auteurs



Pour vos envois de manuscrits :
Service ML - 1 rue de Stockholm
75008 Paris - Tél : 01 44 70 19 21
www.editions-benevent.com

Celan, lettres de l'ultime combat

Paul Celan et Ilana Shmueli ont échangé de 1965 à 1970 une correspondance admirable. Des textes poignants qui éclairent la fin de la vie du grand poète

L'histoire que raconte Ilana Shmueli en ouverture de ce livre est connue. Mille récits en ont été faits. Pourtant, à chaque fois, la force de ce qui est évoqué et la violence de sa disparition – la disparition d'un monde – nous étreignent le cœur.

Czernowitz, en Bucovine, à la veille de la seconde guerre mondiale. Dans cette ville roumaine, la moitié de la population est juive. « *Des juifs pieux et émancipés, riches et pauvres, y affluaient de partout, curieux de tout ; des Roumains, des Ruthènes, des Souabes, des Polonais, des Hutsules et des Tziganes...* » Là, dans ce « *petit bastion de la culture occidentale* », il y avait une grande synagogue et un palais épiscopal et, dans les faubourgs, la cour hassidique du Rabbi de Sadagora. Paul Celan, qui naît à Czernowitz en 1920, commence sa scolarité dans une école allemande, la continue

CORRESPONDANCE (1965-1970) de Paul Celan et Ilana Shmueli.

Éditée par I. Shmueli et Thomas Sparr. Traduit de l'allemand, révisé et adapté (pour les notes) par Bertrand Badiou Seuil, « *Librairie du XXI^e siècle* », 270 p., 22 €.

jeunes gens préfèrent souvent les idées nouvelles, celles de Lénine, Trotski ou Bakounine, et la littérature allemande. « *L'Allemand de Czernowitz, à cause de sa syntaxe contournée, de ses expressions et de son vocabulaire tombés en désuétude, avait mauvaise réputation.* »

Très vite, la guerre détruira l'ordre ancien. Juin 1940 : les troupes soviétiques occupent la Bucovine. Début des persécutions contre les juifs. Un an plus tard, ce sont les troupes allemandes et roumaines qui prennent le relais. « *Les exécutions, l'étoile jaune, le ghetto. Les déportations en masse en Transnistrie. La file large et sombre des gens pressés les uns contre les autres, poussés dans les rues avec leurs paquets.* » En juin 1942, les parents de Celan sont déportés : ils ne reviendront pas. Lui-même est interné dans

un camp de travail. En 1944, la famille Shmueli – une sœur s'est suicidée – prend « *le chemin difficile et dangereux de la Palestine d'alors* ». « *Celan, lui, partit à l'Ouest, en passant par Bucarest et Vienne, pour enfin s'installer à Paris...* »

La mémoire de ce monde massacré hantera désormais les esprits, fera corps avec les existences, façonnera les destins. Entre-temps, l'allemand, langue de la plus haute culture, est devenu la langue des bourreaux. La question de la parole, du poème, de la langue même du poème, s'en trouvera fatalement bouleversée. On ne peut approcher la poésie de Paul Celan, on ne peut comprendre son « *combat d'homme, de poète et de juif* » hors de ces tragiques prémices.

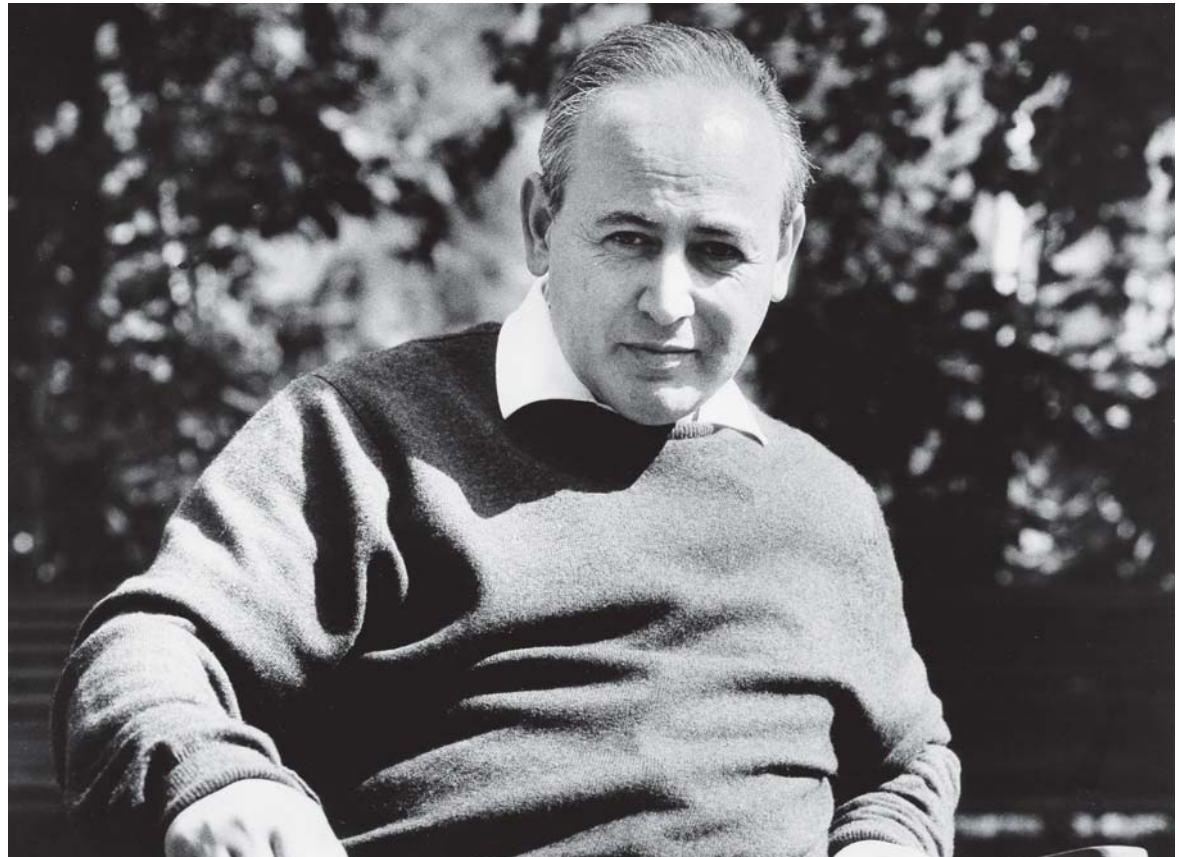
Crise psychique

Paul Celan et Ilana Shmueli, qui a découvert son œuvre, se retrouvent brièvement à Paris, en septembre 1965. « *Ce furent de bonnes retrouvailles. Une fin d'après-midi lumineuse. (...) Nous parlâmes de ces vingt et un ans qui s'étaient écoulés. (...) Nous évoquâmes l'aujourd'hui, tout en pensant au "jadis". Nous examinâmes comment il nous habitait, ce que nous en avions fait ; c'était un dialogue qui ne voulait pas finir.* » En 1967, après une grave crise psychique, le poète se fait interner dans une clinique psychiatrique et se sépare de sa femme, Gisèle Celan-Lestrange (1). En octobre 1969, il séjourne en Israël, et Ilana lui montre Jérusalem. Le présent et même l'avenir semblent alors soudain

« Des poèmes en marge des poèmes »

En quoi cette correspondance modifie-t-elle notre perception de la poésie de Celan ? Nous avons interrogé son éditeur et traducteur, Bertrand Badiou.

« La lecture de ces lettres agit bien sûr, et de façon complexe, sur notre réception de l'œuvre. Faut-il le regretter ? Comme la plupart des correspondances de Celan, celle-ci permet de saisir plus concrètement les poèmes qu'elle contient et donne à relire. Les lettres, heureusement, partent des poèmes et conduisent aux poèmes. On ne peut pas s'éloigner de l'œuvre en allant vers l'homme, tant l'homme qui les écrit y apparaît tendu vers l'écriture. Si les lettres de Celan laissent apparaître



Paul Celan, septembre 1967. RENATE VON MANGOLDT

s'ouvrir. Le souci pour l'existence d'Israël devient un devoir de ce présent. « *Nos souvenirs et nos origines prirent une nouvelle signification, qui, au-delà de nos personnes, ressortissait à notre communauté de destin dans le judaïsme.* »

À la fin de la même année et au début 1970, Ilana est à Paris auprès de l'homme qu'elle aime maintenant et qu'elle désire accompagner aussi loin qu'il est possible dans sa tourmente intérieure : « *Je crois que je te comprends bien, presque trop bien, pour être pour toi l'aide que la Bible demande à la femme d'être (...)* Un renfort – un contrefort. » En

mars 1970, Celan est invité à Stuttgart et à Fribourg, où il lit ses poèmes. Heidegger, qui assiste à l'une des lectures (le 26 mars), est frappé par son état : « *Celan est malade – sans possibilité de salut* », dit-il. Revenu à Paris, le poète se jette dans la Seine, sans doute du pont Mirabeau, dans la nuit du 19 au 20 avril. On retrouvera son corps le 1^{er} mai.

À l'exception de quatre lettres, l'ensemble de cette correspondance, et les nombreux poèmes qui y sont insérés datent des derniers mois de 1969 et des premiers de 1970. C'est dire son importance et son caractère absolument boule-

versant. La dernière missive est du 12 avril : « *Je t'écris ces lignes en remerciement, Ilana. En remerciement de ton penser-à-moi, de ton ressentir-pour-moi, de ton tenir-pour-moi.* » Le 19 janvier, il lui avait écrit : « *Tes bonnes lettres Ilana : quand elles arrivent, elles me soulèvent hors de moi-même et me transportent dans une parcelle de monde réel – qui bien entendu ne tarde pas à me congédier de nouveau, à me renvoyer dans l'insupportable.* » Avec une intelligence amoureuse admirable, elle tente de maintenir vivant celui qui sombre. Pour cela, elle invoque la mesure de l'universel à laquelle, hors de sa poésie, Celan est impuissant à accéder. Le 20 février : « *Ce qui se situe au-delà du personnel, et qui est en commun, prend une dimension de plus en plus personnelle et en définitive, et toi, et moi, d'une façon complètement solitaire, nous réussissons à le vivre.* » Dix jours plus tard, il répond : « *Il se fait tard dans ma vie, et ce avant l'heure.* »

On lit cet échange la gorge serrée. Nous savons son issue, alors même que les protagonistes l'ignorent. Capitale, cette correspondance, éditée, traduite et annotée avec un scrupule et une précision magnifiques éclairent obliquement la poésie de Paul Celan sans en épuiser l'intense et douloureux mystère. ■

PATRICK KÉCHICHIAN

(1) Deux volumes, Seuil, « *Librairie du XXI^e siècle* », 2001. Dans la même série dirigée par Bertrand Badiou : *Le Méridien* et autres proses (2002) ; *Renverse du souffle* (2003).

Deux récits à la recherche de soi-même

Le roman de retour au pays d'enfance de l'Afrikaner Karel Schoeman, 65 ans, et le récit effervescent de l'Américaine Kathy Acker (1947-1997) ont peu de choses en commun. Sauf peut-être, pour les protagonistes de chacune des histoires, une recherche de soi-même. Et il n'y a guère de raison de les rapprocher, sauf le désir d'inciter, en les lisant tous les deux, à passer d'un univers à un autre, très éloigné, comme seule la littérature le permet.

Romancier, mais aussi historien et traducteur – il a notamment traduit en afrikaans Schiller, Schnitzler et Tchekhov –, Karel Schoeman est considéré en Afrique du Sud comme une autorité intellectuelle. Mais contrairement à beaucoup de ses compatriotes, de Nadine Gordimer à André Brink ou J.-M. Coetzee, il n'est traduit en français que pour la troisième fois, après *En étrange pays* (1) et *La Saison des adieux* (2).

Schoeman, toujours, excelle à faire sentir les atmosphères lourdes, les occasions manquées. Et à évoquer un pays, le sien, à jamais déchiré par la haine et la violence qui l'ont si longtemps habité. *Retour au pays bien-aimé* est un retour manqué, se terminant en simple visite, d'un étranger qui croyait revenir chez lui.

George Neethling, la trentaine, est un jeune bourgeois vivant en Suisse, où il travaille dans une maison d'édition. Il a quitté enfant, avec ses parents, la ferme d'Afrique du Sud, loin de toute ville, où il est né. Sa mère, qui vient de mourir, lui a toujours raconté les souvenirs du pays, les belles années dans le domaine de Rietvlei, le parc, les buissons de roses... « *La nostalgie était plus forte que tout, y compris pour ceux qui n'avaient plus rien d'autre : c'était de ce pays et de nul autre, de cette terre et de nulle autre qu'ils ne cessaient de rêver depuis une génération déjà.* »

Rietvlei, désormais, appartient à George. Il décide d'aller le voir. Il se perd dans la campagne et est hébergé par une famille de fermiers, les Hattingh – un couple et quatre enfants, trois garçons et une fille –, qui ont bien connu ses grands-parents et sa mère. On est heureux de sa visite, personne ne vient jamais dans ce coin perdu, mais on répugne à lui dire comment Rietvlei a été détruit, et pourquoi ses grands-parents ont fini misérables, chassés de leur domaine.

On a le sentiment que, toujours, quelque chose est au bord de l'explosion. Les rapports entre les

gens sont violents, mais d'une violence contenue. Chacun se sent en danger, mais ce danger n'est pas nommé. La jeune Clara, la seule fille des Hattingh, est tour à tour agressive et chaleureuse avec George. C'est elle qui le conduit à Rietvlei, où ne subsistent, dans les ronces, que quelques roses...

Grâce à Schoeman, à la précision sèche de son récit, chaque lecteur devient George, car ce rêve de l'enfance retrouvée est en chacun. Et,

**PARTI PRIS
JOSYANE
SAVIGNEAU**

si l'on fait ce voyage, le constat est presque toujours le même : « *C'est vrai que je ne m'attendais pas à cette étrangeté ; pour moi, en fait, cette visite était comme un retour, je pensais rentrer chez moi. J'ai passé toute mon enfance avec des gens qui n'arrêtaient pas de parler de ce pays, qui ne pensaient à rien d'autre (...). Et pourtant, je ne reconnais presque rien.* » « *Rentrer chez soi* » se fera dans l'autre sens, vers Genève.

S'il est un retour chez Kathy Acker, il est seulement sur soi, dans ce

Grandes espérances, peut-être son plus beau texte, déjà publié en 1988 en France par Christian Bourgois et reparaissant aujourd'hui grâce à Laurence Viallet, qui a fait redécouvrir Kathy Acker (3). Elle la publiait dans sa maison, Désordres, jusqu'ici soutenue par les éditions du Rocher, avant que la nouvelle direction, peu intéressée par la littérature qu'elle défend, ne mette fin à son contrat.

Comme tous les textes de la romancière, *Grandes espérances* est avant tout un cri d'amour à l'art, un jeu avec la littérature qu'elle aime, une manière subtile de plagier – une partie a pour titre « *plagiat* » –, de convoquer ses héros, de Dickens à Proust, de Pierre Guyotat – qu'elle a traduit – à Pauline Réage.

On passe sans transition, ou presque, de *La Princesse de Clèves* à *Histoire d'O*. Tout est bon pour nourrir cette tentative d'éducation sentimentale et sexuelle. « *Nous définissons la sexualité par ce qui ne peut pas être satisfait et par conséquent comme ce qui transforme la personne.* »

Ce roman éclaté, kaléidoscopique, a pourtant un fil narratif. Le suicide de la mère, qui le hante, comme il a obsédé, toute sa vie, Kathy Acker elle-même. Une mère tour à tour

rejetée et glorifiée comme « *la plus belle femme du monde* » : « *Elle a des cheveux noirs, des yeux verts qui deviennent gris ou bruns selon son humeur ou les médicaments qu'elle prend en ce moment.* » Un fantôme qu'on ne peut éliminer. Alors il faut l'écrire, ancrée à cette seule certitude : « *L'erreur consiste à s'autoriser à être désespérée.* » ■

RETOUR AU PAYS BIEN-AIMÉ (Na Die Geliefde Land)

de Karel Schoeman. Traduit de l'afrikaans par Pierre-Marie Finkelstein, Phébus « *D'aujourd'hui/étranger* », 224 p., 18,50 €.

GRANDES ESPÉRANCES (Great Expectations)

de Kathy Acker. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Gérard-Georges Lemaire, Ed. Désordres/Laurence Viallet, 160 p., 18,90 €.

(1) Ed. Robert Laffont, 1991, et, en poche, Rivages.

(2) Phébus, « *Le Monde des livres* » du 10 septembre 2004.

(3) Sang et stupre au lycée et *La Vie enfantine* de La Tarentule noire par La Tarentule noire.

ZOOM

PASSAGE DU GUÉ,

de Jean-Philippe Blondel
Un dimanche ordinaire, dans un magasin. Lui est là avec sa femme et ses enfants. Elle, avec Thomas. Entre eux, pas un mot, juste un regard pour mesurer le temps, et penser qu'ils ont survécu à leur histoire. C'était il y a vingt ans. Fred était surveillant dans un lycée où Myriam enseignait le dessin. La musique des Motels l'avait attiré dans une salle où elle était là, perdue dans le corps de ses pensées. Immédiatement il est charmé par cette jeune femme qui vit avec Thomas, un garçon ambitieux et froid dont elle attend un bébé. Des liens se tissent entre ces grands enfants qui se séduisent, s'éloignent jusqu'au moment où la mort va s'introduire dans leur vie, nouant le trio dans un troublant corps à corps. Abandonnant enfin le mode narratif de ses premiers livres, entre roman et nouvelle, Jean-Philippe Blondel offre un livre charnel et sensuel sur l'ambiguïté des sentiments. Un passage du gué réussi. *Ch. R.* Ed. Robert Laffont, 336 p., 20 €.

CELUI D'EN FACE,

de Gabrielle Ciarn
Gabrielle a choisi de vivre seule, persuadée qu'elle en a fini avec le sexe. Un matin, alors qu'elle se promène nue, elle se sent observée. De sa fenêtre, en face, un homme l'épie. « *Cela dura un peu (...), mais assez pour que je retrouve cette chaleur subite, cette vibration du corps qui soudain se souvient.* » Elle se caresse et jouit sous les yeux de l'inconnu, son absence permettant « *toutes les libertés* ». La scène se reproduit, l'inconnu à son tour se caresse... Une longue nouvelle érotique écrite au plus juste. *V. R.* Arléa, 124 p., 15 €.

L'ATLANTIQUE SUD

de Jérôme Tonnerre
Scénariste de profession, Jérôme Tonnerre avait raconté dans *Le Petit Voisin* le rôle joué par Truffaut dans son histoire personnelle. Il poursuit son « *roman familial* » avec ce beau récit de la mort de sa mère, des péripéties de ses obsèques. Non sans humour, le narrateur retrace ses affres devant l'obligation d'obéir aux dernières volontés de la défunte : être incinérée, et que ses cendres soient jetées dans l'Atlantique Sud. Plein de verve et de malice, ce roman est aussi la chronique homérique et pantouflarde d'un jeune homme qui a la phobie des voyages et décide de vider l'urne ailleurs. « *Elle n'y verra que du feu !* » *J.-L. D.* Grasset, 276 p., 16,90 €.

J.M.G. Le Clézio rend hommage à l'art singulier et méconnu de Malcolm de Chazal

Le génie éloigné

Entre 1948 et 1965, Malcolm de Chazal aura publié une vingtaine d'ouvrages, dont certains firent du bruit, et qui sont tous l'expression d'une pensée originale, parfois jusqu'à l'ésotérisme, et d'un tempérament inquiet et anticonformiste. Pourtant, après le choc initial de *Sens-plastique*, paru à la NRF accompagné d'une préface de Jean Paulhan – « *un art qui mérite, je pense, le nom de génie. Ce nom, et aucun autre* » –, la critique, conformément à sa réputation de frivolité et de frilosité, cessa de s'intéresser au poète des antipodes et lui opposa un étrange silence. Duhamel, Paulhan, sans cesse sollicités par celui qu'ils avaient porté au pinacle, manifestèrent à son égard une indifférence gênée, puis de l'hostilité.

Depuis son île qu'il refusait obstinément de quitter, Malcolm de Chazal interpellait le monde, multipliait les lettres, les appels au secours. L'éloignement n'était pas la raison de sa solitude. Il souffrait d'avoir cru à la communion des esprits, d'avoir vu la porte s'entrouvrir sur ce paradis de l'intellect que, comme jadis Swedenborg, il attendait. Peu à peu le piège se referma sur lui. Malcolm de Chazal ne cessa pas d'écrire. Bien au contraire, il est pris alors par une frénésie de produire,

COMMENT DEVENIR UN GÉNIE ?

Chroniques de Malcolm de Chazal.

Ed. Philippe Rey, 480 p., 24 €.

envoie sans cesse de nouveaux manuscrits, multiplie les projets, les appels à ses contemporains.

Petrusmok, Judas, Apparadoxes, Sens unique, La Vie filtrée, Aggenèse, comme autant de coups de roches qui ricochent sur le mur d'indifférence de la critique parisienne. Il eût pu désespérer. Il décide de faire face, de continuer.

Il décide surtout que son théâtre sera Maurice : cette zone des hauts où il vit sa vie précaire, sans argent, sans considération, sans métier, sans famille, Rose Hill, Quatre Bornes et le carrefour de la Louise, la maison de son frère dont il occupe le grenier à Curepipe, le jardin botanique et l'église swedenborgienne où il participe aux offices. Il décide donc que ce sera là, que ce microcosme sera son monde, celui où sa pensée peut vraiment se réaliser. Un monde plutôt mesquin, où règnent l'argent des sucreries et des banques, les préjugés de race, le conformisme étriqué de la vieille société coloniale ainsi qu'un matérialisme entaché



Malcolm de Chazal, septembre 1969. BERNARD VIOLET

de religiosité. Mais c'est son monde, celui auquel il se sent relié par son histoire, par son éducation, par l'héritage spirituel qu'il a reçu de son oncle.

Il écrit. Comme il a besoin d'un public, d'entendre un écho, il écrit là où il sait qu'on le lira : non pas seulement dans les livres, mais dans les journaux, les revues, *Le Mauricien, Le Cernéen, Advance*. C'est l'autre Chazal, celui qu'on n'attend pas. Le tribun (il envisage même une action politique), le critique, le moraliste. L'amuseur. Le style est éblouissant. Sa liberté d'esprit, totale. Il écrit sur tous les sujets : l'actualité politique, la crise économique, la philosophie, la littérature. Avec un humour qui ne le quitte jamais, il se met en scène, donne ses recettes, comme dans *Comment devenir un génie ?* : « *Se prendre terriblement au sérieux et en même temps jamais au sérieux.* »

« *Ne jamais s'analyser : ça rend bête.* »
« *Être bouche bée toujours, afin que vienne la fée.* »

« *Craindre le bonheur, car c'est le deuil de la joie.* »

« *Se réveiller le matin en pensant qu'on n'a pas commencé de naître.* »

Il pose les questions insolubles, ou celles qui provoquent :

« *Si le néant existe, qui l'a créé ?* »

« *Si l'eau ignorait la soif, comment pourrait-on la boire ?* »

« *Pourquoi lire ? Je vous le demande, lecteurs ! Qui a appris quoi que ce soit d'un livre ? Il n'y a qu'un livre valable, c'est la vie.* »

Préjugé de couleur

Mais ses thèmes préférés sont ceux qui lui permettent de fustiger ses contemporains, de dénoncer le racisme des Blancs, le préjugé de couleur qui n'existe pas « *à la banque et au lit* », de remettre en question l'idée de progrès et de civilisation (« *la civilisation noire a précédé la civilisation blanche* »), et se délecte quand ses ennemis l'appellent, pour se moquer, « *le grand Noir* ». Il attaque leurs idées reçues sur la religion, rappelle à ses concitoyens les principes brûlants du Christ, dont le communisme primordial (Actes des apôtres, chapitre 2) : « *Ils vendaient leurs propriétés et leurs biens et ils en partageaient le produit entre tous, selon les besoins de chacun.* » Avec une générosité rare entre écrivains, il lance un appel au secours pour Robert Edward Hart, dont tous disent qu'il est le plus grand poète contemporain alors qu'ils l'abandonnent à sa misère.

Son indépendance d'esprit et son intransigeance lui permettent de contre-

dire les progressistes bien-pensants du féminisme, d'énoncer des principes provocateurs (« *Pourquoi les femmes ne sont-elles pas des génies ?* ») tout en évoquant avec pudeur son amour pour la princesse Indira Devi, qui « *respire l'Inde* ». Et s'il parle de Maurice, c'est aussi avec l'amour d'un homme pour la beauté qui l'entoure, beauté qu'il voit menacée par l'industrialisation agricole qui détruit la forêt et fait de son île « *un désert vert* ». Comme Césaire en Caraïbe, il rend hommage à chaque instant à la langue qui l'a nourri. Cette « *adorable langue créole* » qui le sépare à jamais du parler classique de France parce qu'il est un « *langage nu* » où « *les images ruissellent de poésie qui est l'humour* ».

Cette somme n'est pas un fond de tiroir. Elle donne à voir mieux qu'aucune exégèse la vérité d'un des poètes les plus féconds et les plus authentiques de la littérature française contemporaine, dans sa force et ses faiblesses, dans sa vie. ■

J.-M.G. LE CLÉZIO

Signalons l'édition en cours des *Œuvres complètes* de Malcolm de Chazal dirigées par Jean-Paul Curnier assisté d'Eric Meunié aux éditions Léo Scheer ; trois volumes parus sur la vingtaine prévus.

Neuf variations sur la mort du Québécois Sylvain Trudel Beauté de l'intranquille

LA MER DE LA TRANQUILLITÉ de Sylvain Trudel.

Les Allusifs, 186 p., 15 €.

Sois heureux, mais n'oublie pas : dans notre vallée de larmes, nos espoirs sont comme des canards sur la mer de la Tranquillité », dit le vieil homme au jeune narrateur « *échoué à la lisière du monde* » sur le banc d'un parc où il est venu déposer sa langue. Le vieux s'en va... « *et c'est seulement alors, le visage tourné vers la solitude et l'abandon lunaires, que je dénoue l'énigme tombée de la bouche empoisonnée d'un aïeul : il n'y a pas de canards, pas de canards sur la mer de la Tranquillité* ».

Entre-temps s'est écoulée la nouvelle-titre de ce recueil du Québécois Sylvain Trudel, 43 ans. Le temps que Bruno, 20 ans, tire cette rageuse et désespérante leçon d'une rencontre dessillante, comme le sont souvent celles qui adviennent dans ce livre. Avec *Du Mercure sous la langue* (10/18), monologue d'un adolescent se mourant d'un cancer de la hanche à l'hôpital, Trudel imposait en France son talent d'écrivain. Il se déploie, plus mûr encore, au fil de ces neuf variations sur la vie, intranquille en toutes saisons. Avec une prédilection pour les personnages qui y font leurs armes et ceux qui les déposent. Trudel se promène entre les générations et les milieux sociaux aussi aisément que dans

les paysages : la nature prend les couleurs de son érudition sensuelle, la ville labyrinthe devient inquiétante, au milieu de laquelle le parc est un havre.

Ses jeunes héros sont en quête d'absolu, englués de bondieuserie, coupables d'être heureux, souffrant d'empathie chronique et cherchant à faire le bien dans un monde où tout fait mal. Emblématique est Jano, adolescent fugueur tombé amoureux du genre humain. Il n'a que sa bienveillance à donner et une couverture pour toute protection. Il faut le voir, dans « *Le Quadrille à Maman Mais* », tenter de « *convertir* » une prostituée venue des îles, prêchant debout, du haut de sa radieuse innocence, dans la nuit froide d'un cimetière juif, l'amour de l'humanité. Un bijou que ce conte, mais tout fait merveille dans un livre, où la langue, ourlée, charnelle, ancienne, cocasse, crue, vulgaire ne peut être taxée d'esthétisante tant elle porte une vision du monde où le paradis ne cesse d'être perdu.

Vieux magnifiques

Le narrateur d'« *Epiphanies* », qui ouvre ce recueil, voit son atroce enfance mourir pourtant pour le meilleur... le jour où son parrain, pas très catholique, l'initie aux « *sciences naturelles* » dispensées par les revues pornos. Religion et sexe font constant ménage dans ces scènes d'apprentissage où la mort rôde, appréhendée sur tous les tons. Dans

« *L'oiseau tonnerre* » un enfant se recueille sur la tombe du frère jumeau de sa mère : « *Dors bien (...) mon tout petit oncle* »...

Les vieux sont toujours magnifiques, même de cruauté, comme celui, inapte à l'amour, qui clôt le recueil. Entre-temps, le regard d'une vieille dame devant le suicide d'un jeune homme modifie celui du narrateur de la nouvelle « *Du campfire en talisman* ». En finir à son tour ? Mais une jeune fille survient, et revient avec elle le souvenir si doux de la mère qui l'enjoignait le soir à « *dormir comme la Loire* »... Elle ne sut rien de sa poétique méprise. Assassinée par son forcené de mari. Trudel opère sur tous les registres des émotions. L'inquiétude court tout au long de « *La mort heureuse* », sombre histoire de deux frères, l'aîné, enfant malade d'angoisse métaphysique, jouant l'aventurier maudit devant le plus jeune qui l'idolâtre.

Peu de livres aujourd'hui obligent à ces arrêts sur page, respirations nécessaires après l'émerveillement du langage. C'est cela qu'offre Trudel, dont l'écriture, d'une grande lucidité poétique, le place dans la lignée des enchanteurs, celle de Réjean Ducharme. En exerçant de *La Mer de la Tranquillité*, on retrouve une phrase de Chateaubriand dont le jeune malade de *Du Mercure sous la langue* découvrait la cruelle vérité : « *La vie sans les maux est un hochet d'enfant* ». ■

VALÉRIE MARIN LA MESLÉE

Une vision de l'école, littéraire mais très actuelle Citadelle sans munitions

PRÉSENT ? de Jeanne Benameur.

Denoël, 224 p., 16 €.

Un soir de juin, un collège de banlieue. La nuit est douce, pacifiée : le dernier conseil de classe des 3^{es} vient de solder les comptes de l'année, avec son lot de frustrations, d'abandons – les élèves ne sont pas seuls à jeter l'éponge –, de lueurs d'espoir aussi, pour peu qu'on les repère, les nourrisse jusqu'à l'embrassement qui fait vivre. Sur une terrasse où les enfants tuberculeux venaient se réchauffer jadis, Madison et Laurent scrutent le ciel, s'abîment dans les astres, embarquent pour un avenir incertain mais soudain réel.

À l'automne, d'autres flammes danseront tout près. Voraces, terribles, comme ces mots qu'on retient trop longtemps et qui explosent soudain, ardents comme la rage des émeutiers. Autrefois on parlait d'« *émotion* ». Une mise en mouvement brouillonne qui dit l'urgence de l'heure. Cet état d'urgence qu'on n'entend plus comme un diagnostic mais comme le cadre d'un arsenal répressif. Comme la cité, l'école prise aux mots.

Avec *Présent ?* Jeanne Benameur rend souverainement littéraire l'acuité de sa vision de l'école aujourd'hui, citadelle assiégée laissée sans munitions, ni renforts, et dont la garnison, partagée entre l'engourdissement, la démobilisation et

cette foi déraisonnable dans la mission du passeur, oscille entre les flux contraires, tel un cerf-volant dont la grâce ne tient qu'à la maîtrise, à la juste intuition et à l'audace de l'artiste qui le pilote.

Campant, à propos de l'ultime conseil, le quotidien d'un établissement ordinairement « *sensible* », l'écrivain ne se contente pas de mêler la fièvre des verdicts et l'indolence déjà palpable des langages estivaux. De sa plume sèche et fine, Jeanne Benameur rend avec une justesse terrible tout ce qu'elle pointe – le rituel de l'appel, celui de la sonnerie, sommation brutale de vivre ensemble, sans négociation ni état d'âme, avant la caserne ou l'usine, le corps qui se lâche et dégrade quand la rage de l'impuissance déborde, la salle des profs lourde de la fatigue du genre humain... La galerie de portraits saisit, du conseiller d'orientation qui doute de « *trouver des passerelles au rêve* » à la dame de service qui a élu le CDI comme refuge, du factotum qui raconte chaque soir à sa femme la vie de l'établissement à la déléguée qui fait l'apprentissage de son militantisme sur le fil coupant de sa beauté. Et les spectateurs s'y réveillent visionnaires, regard actif, fécond, impliqué en fait.

Lire, vivre sont des aventures. Il faut s'y préparer. S'y abandonner aussi. Avec la maestria de Jeanne Benameur, on n'en finirait plus d'interroger le ciel. Et il y a urgence. ■

PH.-J. C.

Agata Tuszynska propose une histoire inédite des juifs de Pologne

La peur en héritage

UNE HISTOIRE FAMILIALE DE LA PEUR (Rodzinna Historia Leku)
d'Agata Tuszynska.

Traduit du polonais par Jean-Yves Erhel Grasset, 512 p., 22,50 €.

C'est un livre qui croise et embrasse tous les genres : récit introspectif – et rétrospectif – d'une femme sur sa jeunesse, biographie familiale, réflexion sur la mémoire et l'identité, témoignage fourmillant de détails et d'images sur l'antisémitisme polonais, reconstitution d'un pan entier de l'histoire de la Pologne après guerre. Un livre de fragments mis bout à bout pour faire émerger un monde enfoui, la Pologne juive, et mettre au jour un tabou : la judéité cachée de l'auteur. « Ce livre est en moi depuis des années, écrit Agata Tuszynska dès les premières lignes. Comme un secret. Depuis l'instant où j'ai appris que je n'étais pas celle que je me croyais être. Depuis ce moment où ma mère s'est résolue à me dire qu'elle était juive. »

Lorsqu'on connaît les précédents ouvrages d'Agata Tuszynska, *Les Disciples de Schulz et Singer*, *paysages de la mémoire* (1), on sait que l'auteur dit vrai. Depuis des années, elle tente d'exhumer quelque chose de caché, quelque chose de ce « monde d'hier », au sens de Stefan Zweig, un monde qui a tant de mal à affleurer dans la vie d'aujourd'hui. Ainsi retrouvera-t-on ici des souvenirs lancinants déjà présents dans les précédents ouvrages. Comme cette scène où la jeune Agata Tuszynska joue à Kazimierz, une petite cité pittoresque sur la Vistule. Elle se cache dans les fougères avec d'autres enfants et découvre des morceaux de dalles de pierre. « Nous les assemblions, essayant de réunir un bas-relief de mains, d'oiseaux, de livres. Nous époussetions avec des feuilles des fragments d'inscriptions dans une langue incompréhensible... »

Combien de fois a-t-elle joué sans le savoir sur les ruines d'un cimetière juif ? Combien de fois est-elle allée au cinéma dans un édifice qui avait une drôle de forme, une voûte en bois, et qu'on appelait d'un nom qu'elle avait du mal à se rappeler, la « synagogue ». Pourtant, à l'époque, elle ne connaissait pas de juifs. Elle était élevée en « bonne » petite Polonaise. Sa mère s'était réjouie d'avoir une fille blonde aux yeux clairs qui lui permettrait de passer inaperçue. Autour d'elle, elle n'entendait que rarement le mot juif – même si son père quelquefois les désignait comme « la cause imprécise mais omniprésente



Lodz, 1998.
STEPHANE DUROY/VU

de ce qui n'allait pas comme il l'entendait ». Et, pourtant, elle éprouvait de la gêne, l'idée confuse qu'« il y avait un mensonge quelque part ». « Quelque chose d'inexpliqué » qui se cachait dans « l'écorce de [son] enfance ».

« Réalité schizophrène »

C'est avec ce qui résiste que l'on écrit. C'est à partir de ce secret qu'Agata Tuszynska a construit ce très beau témoignage, en partant des lieux et des personnages de sa famille : le père parti du foyer quand elle n'avait que 7 ans, la mère qui, pendant la guerre, avait appris par cœur le « Notre Père », cachée dans une cave, et qui, la paix revenue, se demandait sans cesse si la chasse aux juifs avait vraiment cessé, l'arrière-grand-mère qui cuisinait la soupe au sang d'oie, les commerçants que les catholiques appelaient les « petits juifs », avec « familiarité et indulgence, mais aussi avec un sentiment de supériorité et de dédain »...

A 19 ans, lorsque sa mère lui révèle sa véritable identité – père catholique, mère juive –, Agata Tuszynska commence à vivre dans « une réalité schizophrène ». Héritage encombrant, peu aisé, intimidant. Peur diffuse. Il faudra cette longue recherche en filiation pour

qu'elle commence à « apprivoiser la mémoire ». Il faudra ce gros livre de près de 500 pages sondant courageusement les craintes et la confusion pour réconcilier la jeune femme avec elle-même. Sans effusion ni pathos, mais à la manière d'une enquête historique, factuelle et intime.

A la fin, l'auteur veut vivre avec fierté ces deux parties d'elle-même qui « s'opposent et s'accusent ». Elle n'a plus peur. Elle sait qui elle est. Elle sait aussi que les choses changent en Pologne. Pourtant, note-t-elle, « encore aujourd'hui, près de la moitié des abonnés au mensuel juif *Midrasz* ne souhaitent pas que le cachet de la revue apparaisse sur l'enveloppe que le facteur glisse dans leur boîte ». De même qu'à Leoncin, le village natal d'Isaac Singer, personne n'a voulu donner son nom à une rue de la ville parce que nul ne souhaitait avoir une adresse juive – même celle d'un enfant du village devenu Prix Nobel...

Simplicité du style, pertinence des exemples, le livre d'Agata Tuszynska nous offre une autre histoire des juifs de Pologne. Une histoire ambivalente et inédite, la sienne. ■

FLORENCE NOUVILLE

(1) *Noir sur Blanc*, 2001 et 2002.

L'univers fantastique original de Sergueï Loukianenko

Un vampire postsoviétique

Ce que Boris Akounine avait provoqué dans le domaine du roman policier, Sergueï Loukianenko vient de le faire pour ce qui concerne le roman fantastique : un choc, un sacré coup de neuf, l'irruption d'un imaginaire venu d'ailleurs. Avec *Les Sentinelles de la nuit*, il réussit le tour de force de rénover de fond en comble l'histoire de vampire : rien de moins !

« Le vampire a montré les dents. – Vraiment ? Et les morts sont capables d'arracher les têtes ? – C'est à peu près la seule chose qu'ils sachent faire. »

Nous nous sommes regardés ; c'était étrange et théâtral. Cette conversation était absurde, nous ne pourrions jamais nous comprendre. Elle était morte. Son existence se prolongeait grâce à la mort d'autrui. Et moi, j'étais vivant. Mais elle voyait les choses sous un tout autre angle. »

Dans cet extrait, le ton est donné. Nous sommes loin des afféteries victorienne de Dracula et consorts, mais loin aussi des vampires surcodés du roman d'horreur. L'écriture est sèche, au rasoir ; les dialogues incisifs, l'atmosphère implacablement moderne dans son décalage exotique. Il n'y a pas translation d'un

mythe ancien au monde contemporain, mais création d'un véritable univers fantastique, doublant le nôtre en catimini, et qui est, dans sa complexité et son ambivalence, d'une superbe originalité.

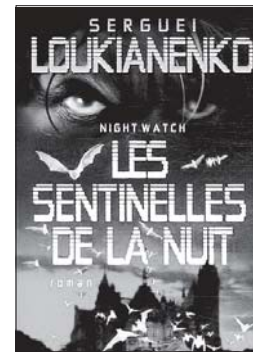
En effet, Sergueï Loukianenko a imaginé un Moscou d'aujourd'hui où cohabitent une humanité normale, des non-humains qui en sont les prédateurs, vampires ou loups-garous, et des êtres aux pouvoirs surnaturels, partagés entre forces de la lumière et forces de l'obscurité. Pour que l'équilibre soit maintenu entre le bien et le mal, entre magie blanche et magie noire, un traité a été signé que deux autorités antagonistes sont chargées de faire respecter, le Contrôle du Jour et le Contrôle de la

Nuit. Mais le traité est fragile, l'équilibre menacé à tout instant d'être rompu. C'est le combat larvé, journalier que se livrent les agents des deux Contrôles qui constitue la trame des trois longues nouvelles réunies ici et qui ne sont en fait que les trois mouvements d'un seul et même roman. Lequel n'est d'ailleurs que le premier volume d'une trilogie, que viendront compléter prochainement *Les Sentinelles du Jour* et *Les Sentinelles de la Pénombre* ; ce dernier terme désignant une sorte de monde parallèle accessible aux seuls agents des Contrôles...

Le narrateur, Anton, est un agent débutant du Contrôle de la Nuit qui effectue sa première mission dans la première histoire, « Un autre destin » en compagnie d'une... chouette, s'aguerrit dans la deuxième, « Seul parmi les autres », et se retrouve dans la troisième, « Réservé aux autres » au centre d'une méphistophélique machination et la proie d'une traque sans merci. Mais la partie d'échecs en cours se révélera au bout du compte plus subtile encore qu'il n'y paraît... D'une histoire à l'autre circulent les mêmes personnages : c'est le destin de quelques-uns d'entre eux – les principaux – qui est en jeu.

A la dimension fantastique, l'auteur a ajouté une coloration politique : toutes les tentatives des forces de la lumière pour donner naissance à un monde meilleur ont sombré. Et, de fait, elles sont responsables de la Révolution d'octobre et de la seconde guerre mondiale, qui ont toutes deux entraîné la Russie dans un tourbillon de mort. Leurs projets utopiques ont viré au cauchemar. Mais elles ne se résignent pas à l'équilibre établi et ne désespèrent pas de l'emporter sur les forces de l'ombre. Y réussiront-elles ? C'est ce que devrait nous apprendre la suite de cette trilogie, inaugurée ici de façon efficace et musclée. ■

JACQUES BAUDOU



LES SENTINELLES DE LA NUIT
de Sergueï Loukianenko.

Traduit du russe par Christine Zeytouniaan-Beloûs, Albin Michel 474 p., 18,50 €.

Un délicieux roman aux faux airs de thriller

Un si brillant loser

UNE CANAILLE ET DEMIE
de Iain Levison.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Fanchita Gonzales Battle, éd. Liana Levi, 240 p., 18 €.

Il est peut-être né en Ecosse, mais c'est bien l'Amérique, où il habite désormais, qui l'inspire. Dans son premier roman, *Un petit boulot* (Liana Levi, « Piccolo »), Iain Levison décrivait les mensonges dont le monde est abreuvé à coups de *soap opera* dégoulinants de bonnes manières. Et mettait en scène, avec brio, un narrateur fauché mais ultra-lucide prêt à accepter n'importe quel job –

tueur en série en l'occurrence – pour échapper à sa condition de laissé-pour-compte.

Dans *Une canaille et demie*, il est question de l'Amérique, de ses valeurs, de ceux nés du bon côté de la barrière et de ses éternels losers. Beau gosse, admiré de ses élèves (surtout féminins), propriétaire d'un joli pavillon, Elias White a tout pour plaire. Pourtant, il s'ennuie ferme et n'a qu'une idée en tête : trouver à sa thèse un titre suffisamment choquant pour que ses professeurs de Harvard le remarquent. Persuadé d'avancer des arguments qui défient le politiquement correct, ce trentenaire aux dents de requin se voit déjà défendant sa position sur CNN. C'est sans compter sur le débarquement de Dixon, un criminel en cavale, qui le somme de l'héberger...

Dans ce roman aux allures de thriller, Iain Levison met en lumière, avec humour, les petits travers de l'humanité : « Vous savez ce que c'est que la morale ? Une excuse pour monter sur ses grands chevaux et emmerder les autres. La plupart des règles morales ne reposent sur rien. » Le reste est à l'avenant. Pour notre plus grand plaisir. ■

E. G.

Musicien, compositeur et écrivain norvégien, Ketil Bjørnstad est enfin traduit en français

La musique est un démon

LA SOCIÉTÉ DES JEUNES PIANISTES (Til Musikken)
de Ketil Bjørnstad.

Traduit du norvégien par Jean-Baptiste Coursaud, J-C Lattès, 300 p., 21,30 €.

S'il restait quelques doutes, les voilà balayés d'un revers de page : la musique n'adoucit pas les mœurs. C'est une maladie, une drogue qui apaise parfois, mais qui ne guérit pas. Le roman de Ketil Bjørnstad, *La Société des jeunes pianistes*, en est la preuve.

Son personnage principal, Aksel, a vu sa mère mourir au plus chaud de l'été, engloutie par une cascade. L'adolescent décide quelques semaines plus tard de ne plus retourner au lycée pour se consacrer à la musique.

De longues heures durant, il prépare le fameux concours de piano du jeune maestro. Son père le laisse faire, trop occupé par son chagrin et rongé par les échecs de ses différents entrepises. Aux premières épreuves de sélection, Aksel croise d'autres adolescents d'Oslo, fiévreux comme lui, plus ou moins

possédés par la musique, le désir, la solitude. Les jeunes gens fragiles fraternisent. Parmi eux, Anja Skoog, qu'il croise parfois dans le parc et dont il est déjà éperdument amoureux. Fasciné, il découvre que la musique est mortelle, au moins autant que l'adolescence.

Car les masques tombent enfin : la musique est un démon qui dévore sans rien céder en retour. Au sortir de longues journées torturées et laborieuses, elle poursuit Aksel jusque dans ses peurs et ses rêves.

Mathématiques ivresses

Sous la plume de Ketil Bjørnstad, les rêves et la musique ont un même charme déchirant et expressionniste. Il y a dans ce roman quelques traces d'Edvard Munch, dont Bjørnstad est l'un des meilleurs biographes contemporains. Si Aksel se livre à la musique, c'est parce que c'est l'opium parfait de l'adolescence. Grâce à elle, il rencontre enfin le sexe et la mort. Il en reçoit des plaisirs mineurs en dividende.

Dans la société de jeunes pianistes qu'ont constituée les adolescents d'Oslo, il y a ceux qui

comprennent assez tôt qu'il n'y a pas de rémission, ceux qui persistent et ceux qui s'égarent. La musique ouvre l'esprit d'Aksel, elle lui procure de mathématiques ivresses, même décevantes, mêmes incomplètes.

Anja, elle, jeune fille délicate et morbide, manipulée par un père tyrannique, laisse la musique l'envahir et la dévorer, comme un suicide. Aksel comprend trop tard pourquoi ses joues sont si pâles, pourquoi elle est si maigre – et parfois si désespérément cruelle. La lucidité et l'amertume sauvent Aksel de la folie des fleuves et des cascades, celle de sa mère et celle d'Anja. Sa carrière de pianiste, il ne la devra qu'à la fin de l'adolescence.

On attendait depuis longtemps qu'un éditeur français publie un livre de Ketil Bjørnstad, musicien, compositeur et écrivain norvégien, prophète en son pays – et ailleurs. Roman sur la musique, *La Société des jeunes pianistes* expose le trajet d'une obsession démasquée par son narrateur. Ne pas s'égayer, ne pas se livrer, quelle que soit l'ivresse. Au moment de la chute, refuser de se laisser entraîner. Aksel accepte les souffran-

ces et les illuminations de la musique, mais il reste en vie. Bjørnstad fait preuve d'un style unique pour les scènes de concert et d'étude. Il dit avec une rare brutalité et une non moins rare délicatesse les tourments d'un don et d'une volonté. Dans ce livre, il donne la pleine mesure de son talent pour le rêve et de la grâce parfois grossière de son naturalisme. C'est un mélange qu'on déconseillera aux petites natures comme aux esprits chagrins. Pour les autres, en revanche, c'est un bel opium : jolies volutes et forts parfums. ■

NILS C. AHL



ECRIVAINS

Les Editions Amalthee recherche de nouveaux auteurs

Envoyez vos écrits :
Editions Amalthee
2 rue Crucy
44005 Nantes cedex 1
Tél. 02 40 75 60 78
www.editions-amalthee.com

CATHERINE MILLOT
rencontre
AUX CAHIERS DE COLETTE
le jeudi 16 novembre
à partir de 18h.
à l'occasion de la parution de
La vie parfaite
(Ed. Gallimard)
23-25, rue Rambuteau, Paris 4^e
Tél. 01 42 72 95 06

Plusieurs penseurs examinent dans des livres importants les pathologies du temps présent

Maux du capitalisme

Fatigue d'être soi, perte de confiance dans l'avenir, sentiment d'inutilité et de vide intérieur : l'humeur jubilatoire qui dominait la révolution individualiste des années 1970-1980 s'est incontestablement dissipée. Mais comment comprendre que la civilisation de la jouissance ait pu en venir à cohabiter avec un tel approfondissement de la difficulté à vivre ? Ce paradoxe – il est frappant de le constater – incite un nombre croissant d'observateurs à réévaluer l'importance des « sentiments moraux » dans le développement des sociétés capitalistes de consommation, qu'il s'agisse du mépris, de la déception ou du désir d'être reconnu.

LA SOCIÉTÉ DU MÉPRIS.

Vers une nouvelle théorie critique d'Axel Honneth.

Traduit de l'allemand par Olivier Voirol, Pierre Rush, Alexandre Dupeyrix, La Découverte, 347 p., 25 €.

début des années 1930 soutient avec force qu'une société peut souffrir de perturbations découlant moins d'une violation des principes de justice que d'une incapacité à assurer à ses membres une « vie bonne ou réussie ».

Encore peu connu en France, l'auteur de *La Société du mépris* entend, depuis une vingtaine d'années, de réanimer cette grande tradition de la critique des « pathologies sociales » qu'incarnent à ses yeux des penseurs comme Rousseau, Hegel, Marx ou Max Weber, jusqu'aux théoriciens de l'école de Francfort, dont il est le principal

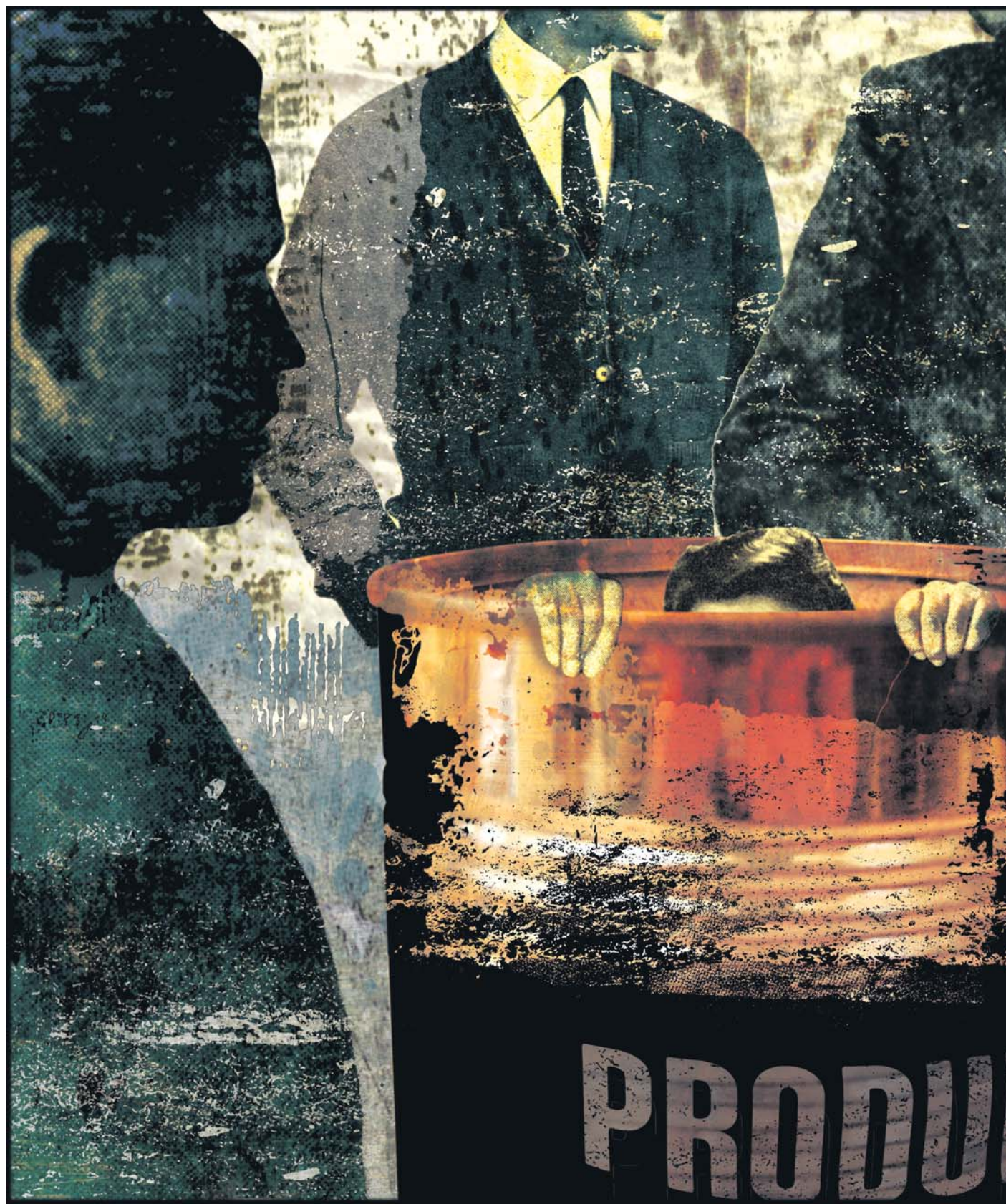
héritier. Contre la tendance à limiter le problème à celui des inégalités sociales, Axel Honneth met en lumière le fait qu'une société peut aussi faillir dans un sens plus large, dès lors que son climat culturel tend à meurtrir les conditions fondamentales de « l'auto-réalisation individuelle ».

Qu'entendre au juste par cet idéal de réalisation de soi, et en quoi le capitalisme néolibéral risque-t-il d'en ruiner la possibilité ? Proposant de reformuler la « Théorie critique » élaborée par Adorno et Horkheimer à partir de la notion de « lutte pour la reconnaissance », il montre que la formation d'une identité autonome et accomplie dépend étroitement des relations de reconnaissance mutuelle que les êtres humains parviennent à établir entre eux. Le philosophe distingue à cette fin trois sphères de reconnaissance, auxquelles correspondent trois manières de se rapporter à soi.

« Pathologies sociales »

La première est la sphère de l'amour ou de l'amitié, l'idée étant que seuls les liens affectifs qui unissent une personne à un groupe restreint lui confèrent cette confiance en soi sans laquelle elle ne pourra participer avec assurance à la vie démocratique. La deuxième sphère est juridico-politique : c'est parce qu'un individu est reconnu comme un sujet porteur de droits qu'il peut envisager ses actes comme une manifestation, respectée par tous, de sa propre autonomie, et ainsi parvenir au respect de soi. Mais, pour se réaliser eux-mêmes, les humains doivent encore bénéficier d'une considération sociale qui leur permet de se rapporter positivement aux qualités spécifiques qui dérivent de leur identité culturelle. Cette troisième sphère, aujourd'hui la plus problématique, est indispensable, souligne-t-il, à l'acquisition de l'estime de soi.

Le penseur allemand estime ainsi qu'une démocratie digne de ce nom devrait être capable de donner aux grou-



FRANÇOIS SUPIOT

pes minoritaires l'occasion de convaincre que leurs valeurs sont elles aussi susceptibles de contribuer aux fins éthiques que s'assigne la collectivité. A l'inverse, le mépris opposé à ces « modèles particuliers d'auto-réalisation » condamne ceux qui s'y réfèrent à ne pouvoir reconnaître à leur existence la moindre signification positive au sein même de la société. Voilà qui permet de porter un autre regard sur les maux travaillant la société française, de la crise des banlieues aux luttes symboliques liées à la reconnaissance des crimes du passé.

Mais « la société du mépris » ne s'arrête pas là. Axel Honneth met aussi au jour les « évolutions pathogènes » du capitalisme mondialisé. En effet, si les

possibilités d'épanouissement individuel se sont élargies au cours des dernières décennies (avec l'éducation, le temps libre, les voyages), le principe de réalisation de soi se trouve en vérité récupéré et instrumentalisé au profit de l'idéologie managériale de la performance. L'énorme pression néolibérale contraint en effet les humains à se vendre en permanence tels des produits normés, substituables et sériés. Au lieu de « s'auto-reconnaître » comme un être unique, l'individu, condamné à choisir « entre une originalité mise en scène pour des raisons stratégiques et un mutisme pathologique », inclinera dès lors à développer un rapport de plus en plus marchand à lui-même et aux autres.

Alliant une philosophie politique à vocation normative à une recherche ancrée dans l'expérience concrète des sujets lésés dans leurs attentes morales, l'œuvre de ce grand diagnosticien des pathologies du temps présent apparaît aujourd'hui comme l'une des rares à pouvoir refonder une pensée de gauche un tant soit peu cohérente.

ALEXANDRA LAIGNEL-LAVASTINE

Signalons également, du même auteur, *La Lutte pour la reconnaissance* (traduit par Pierre Ruch, Cerf, « Passages », 2000, 232 p., 33 €). Et à paraître en février 2007 : *La Réification* (traduit par Stéphane Haber, Gallimard, « NRF Essais »).

L'histoire continue malgré tout

Horlogers ou navigateurs, ce pourrait être une manière de classer les philosophes. Les horlogers sont attentifs au moindre rouage théorique, obsédés par les agencements conceptuels, exigeants et méticuleux, austères, éventuellement ennuyeux. Les navigateurs multiplient les perspectives, parcourent les contrées lointaines, dérivent sur les grands courants, rencontrent des paysages insolites – au risque, parfois, de l'approximation ou de la fausse route. A l'exactitude restreinte, ils préfèrent la profusion de points de vue. Peter Sloterdijk appartient à cette catégorie.

Remarqué il y a une vingtaine d'années à la publication de *Critique de la raison cynique*, il apparaît aujourd'hui comme une figure montante de la pensée européenne. Capable de passer des références à l'Inde aux provocations nietzschéennes, du clonage humain à l'histoire du capitalisme, il plaide avant tout pour une nouvelle prise de la pensée philosophique sur les réalités du présent. Les penseurs qui se réfugient dans l'abstraction pure l'agaçant : « Les philosophes titularisés sauvent leurs âmes en échange de l'interdiction de

comprendre ce que leur fonction aurait voulu qu'ils comprennent », dit-il, avant de comparer ses confrères à des filles de mafiosi cultivées et raffinées dont le bonheur dépend de leur ignorance des origines de la fortune paternelle...

Pour comprendre d'où nous venons et où nous en sommes, Sloterdijk s'est embarqué dans une vaste analyse de l'histoire occidentale, en trois volumes, intitulée *Sphères* (1). *Le Palais de cristal*, qui reprend certaines grandes lignes, est une bonne façon d'entrer dans cette effervescence. En résumé, ce « grand récit » explicatif trouve son fil directeur dans les représentations de l'espace et la manière dont elles évoluent. Premier moment : les Grecs construisent le cosmos sous la forme d'une sphère. L'enveloppe la plus extérieure de ce globe est le ciel, où sont accrochées les étoiles. Ce ciel sphérique va peu à peu se désagréger et le globe va devenir terrestre.

De la Renaissance au XX^e siècle, les grands navigateurs parcourent les océans, le commerce et les guerres font le tour de la Terre, le capitalisme aussi. Aux yeux de Sloterdijk, l'histoire « proprement dite » se confond avec

cet épisode où l'Europe a conquis le monde et le capitalisme les échanges. Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, nous serions entrés dans l'ère post-historique, censée voir disparaître conquête, domination, affrontement, unilatéralisme. Symbole de ce monde désormais sans histoire, le « Palais de cristal », construit à Londres en 1851, serre immense où

CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

pouvaiement tenir des milliers de personnes, ce qui avait fort effrayé Dostoïevski quelques années plus tard. Aujourd'hui, une partie de l'humanité vit dans le confort, protégée de la misère du monde par de fines parois de verre, bercée par la consommation permanente.

La question de fond est de savoir si l'histoire se réduit bien à l'ancienne conquête unilatérale du globe par l'Europe. Si c'était le cas, puisque ce temps est effectivement clos, Sloterdijk

aurait raison. Il ne se tromperait donc pas en proclamant l'avènement du post-historique, en vouant la politique américaine à l'échec au motif qu'elle se trompe d'époque et veut rejouer une histoire qui n'aurait plus cours, en voyant dans le modèle européen le début d'une « puissance mondiale douce » inhibant les agressions. Autant de thèses largement répandues, et probablement promises à de nouveaux succès, mais dont rien n'interdit de douter fortement.

Car rien ne prouve que l'histoire soit close. Au contraire, tout laisse penser que cet immense « conte plein de bruit et de fureur raconté par un idiot », selon la formule de Shakespeare, vient de bien plus loin que la séquence de l'Occident capitaliste, et ne s'arrête en aucune manière avec lui. La situation que décrit le philosophe se lirait alors en un sens exactement opposé : l'Europe présente ne serait qu'un espace affaibli et déprimé, victime d'anciennes guerres autodestructrices et s'inventant, pour tenir, l'illusion rassurante d'une ère post-historique et douceâtre. Au dehors, l'histoire continue malgré tout. C'est à peu près

ce que soutient le philosophe Jean-Claude Milner (2).

Il se pourrait que l'intéressant périple de Sloterdijk ait finalement pour point faible le revers de son originalité : voulant penser l'histoire sur le mode spatial, il en a négligé la consistance temporelle. A force de faire route autour du globe, et de constater que le chemin revenait à son point de départ, il a perdu le sens du temps. Les navigateurs expérimentés, autrefois, prenaient toujours à bord un horloger. ■

LE PALAIS DE CRISTAL A l'intérieur du capitalisme planétaire (Im Weltinnenraum des Kapitals) de Peter Sloterdijk.

Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Ed. Maren Sell, 384 p., 25 €.

(1) Traduction française aux éditions Maren Sell.
(2) Voir en particulier Les Penchants criminels de l'Europe démocratique, Verdier, 2005.

Guillaume Erner, Gilles Lipovetsky : deux regards sur le « consensus compassionnel »

LA SOCIÉTÉ DES VICTIMES
de Guillaume Erner.

La Découverte, 224 p., 15 €.

LA SOCIÉTÉ DE DÉCEPTION
de Gilles Lipovetsky.

Entretien mené par Bertrand Richard.
Textuel, « Conversations pour demain »,
110 p., 17 €.

Après avoir longtemps négligé, voire oublié, les victimes, notre société est tombée dans l'excès inverse, prise d'un grand élan de compassion. Devenue hypersensible à la souffrance qu'elle voudrait bannir de son horizon, elle n'a d'yeux que pour les préjudicés et ceux qui les subissent. Des persécutés d'hier aux discriminés d'aujourd'hui, des victimes du tsunami à celles de l'amiante, des bizutés aux harcelés, ils

sont aussi nombreux que divers à mobiliser l'attention, notamment à la télévision où le spectacle des détresses humaines se déploie à l'envi. Ce qui unit cette cohorte d'individus souffrants, explique le sociologue Guillaume Erner, n'est pas leur état en soi, mais le fait qu'ils entrent dans une catégorie sociale, celle de la victime, définie par « toute condition perçue comme insupportable pour notre époque ». Autrement dit, pas de victime sans les regards qui la constituent comme telle. Et ces regards sont fort nombreux.

Fausse valeur

Au-delà de la spectacularisation, un « véritable consensus compassionnel » vient de toutes parts conforter l'évolution des sensibilités vers une sollicitude généralisée. L'action des ONG devient la forme cardinale du souci du prochain. Des intellectuels aux démarches et pri-

ses de position éloignées, tels André Glucksmann et Pierre Bourdieu, entendent témoigner des drames et misères du monde. Des hommes politiques de tendances diverses cultivent l'émotion et font assaut d'empathie, Jacques Chirac s'indigne ainsi de la « fracture sociale » quand Tony Blair lui, célèbre en Lady Di « la princesse du peuple ». Cette promotion des victimes suscite une multiplication des revendications et des luttes pour la reconnaissance et, éventuellement, la réparation des torts subis. Elle favorise également une montée des peurs, face aux périls écologiques, aux menaces terroristes et plus généralement à tous ces dangers auxquels tant d'infortunés n'ont pu échapper.

Or, rappelle Guillaume Erner, la peur égare le jugement. Et politiquement, la compassion est une fausse valeur. Certes, c'est un sentiment démocratique lié à l'égal statut de sujet pour tous et une

vertu privée, mais elle s'avère dangereuse dans l'espace public. Car l'écart entre l'aspiration démocratique et les inégalités de fait suscite des sentiments de frustration que la compassion va finalement renforcer. C'est justement de l'ampleur de ces frustrations dont s'inquiète Gilles Lipovetsky, dans un livre d'entretien. Travail, vie affective, société d'hyperconsommation, tout génère un « état de manque perpétuel », tandis que plainte et désenchantement rongent le rapport au politique. L'un s'alarme de « l'extension incontrôlée du domaine de la victime », l'autre constate « l'extension du domaine de la déception ». Au-delà des formules, tous deux, invoquant Tocqueville, diagnostiquent une déficience démocratique. Leurs essais ont les qualités et les défauts du genre : pour alerter, ils forcent le trait, au risque de réduire la complexité de nos sociétés. ■

NICOLE LAPIERRE

Comment « réinventer la puissance publique »

**LA TÉLÉCRATIE
CONTRE LA DÉMOCRATIE**
de Bernard Stiegler.

Flammarion, 270 p., 18 €.

**RÉENCHANTER LE MONDE.
La valeur esprit contre le
populisme industriel,**
de Bernard Stiegler
et Ars industrialis

Flammarion, 174 p., 12 €.

Depuis le traumatisme du 21 avril 2002 et l'affaire Richard Durn, l'homme qui assassina huit membres du conseil municipal de Nanterre, le 26 mars 2002, en exprimant son souhait de « faire le mal pour, au moins une fois dans [sa] vie, avoir le sentiment d'exister », le philosophe Bernard Stiegler ne cesse de scruter la misère symbolique d'une France en souffrance, composée « d'individus désaffectés » qui ne savent plus articuler l'individuel au collectif.

Cette prise de conscience de la destruction du « narcissisme primordial » des individus (cette part d'amour de soi indispensable au fonctionnement du psychisme) qui résulte de la « canalisation de la libido des consommateurs par les objets de consommation » a conduit le directeur du développement culturel du Centre Georges-Pompidou à s'inviter dans la campagne électorale à travers une « lettre ouverte aux représentants politiques ».

Car au-delà de la fabrique médiatique et de l'irrésistible vague de la « peopolitique », le pouvoir d'attraction de Ségolène Royal et de Nicolas Sarkozy réside, dit-il, dans leur capacité à parler aux désirs : d'avenir, d'identité ou de sécurité. Lien affectif qui dépasse les pulsions de chacun, le désir est même « la condition de la vie politique », explique Stiegler, parce qu'il permet « la transformation d'une énergie égoïste en énergie sociale ». Or ce désir serait en voie de destruction massive par le « populisme industriel » qui nous inflige « tous ces désirs

qui nous affligent », comme dit la chanson d'Alain Souchon.

Contraints « de s'adapter aux rythmes saccadés des émissions de télévision, et de produire des slogans plutôt que des idées », Ségolène Royal et Nicolas Sarkozy ne parlent aux désirs qu'à travers les pulsions. De la même façon que l'emprise des marques s'immisce dans la fragile socialisation des adolescents, la « télécratie » transforme les citoyens en consommateurs. Ainsi manipulé par « la domination des médias audiovisuels sur la vie publique », le désir de participer à la vie de la cité est-il à son tour récupéré, notamment par Désirs d'avenir, le blog de Ségolène Royal qui, assure l'auteur, extraits à l'appui, ne produit qu'une « illusion de participation ».

La véritable « rupture » consisterait à « changer le monde » et à le « réenchanter », poursuit-il, en prenant au mot Laurence Parisot, la présidente du Medef qui avait intitulé l'université d'été 2005 des chefs d'entreprise « Le Réenchantement du monde », et à qui il dédie la

fois sérieusement et ironiquement un ouvrage coécrit avec l'association Ars Industrialis. Car il s'agit pour Bernard Stiegler de sauver le capitalisme de ses penchants populistes par l'invention d'un « european way of life » et « l'instauration d'un nouveau modèle industriel ». Education (« le premier enjeu du scrutin »), entreprise, médias (sur lesquels les deux candidats ne disent « pas un mot » puisqu'ils y sont comme des poissons dans l'eau), l'auteur invite les citoyens à « réinventer la puissance publique », notamment par la mobilisation de l'assemblée des amateurs (« l'amatorat ») que fait émerger la technologie numérique. Dans cet essai foisonnant, Bernard Stiegler en appelle à une « politique industrielle des technologies de l'esprit » pour contrecarrer la transformation des consciences en cerveaux disponibles qui touche une France dont les désirs d'avenir sont aujourd'hui court-circuités par le règne de la « télécratie ». ■

NICOLAS TRUONG

ZOOM

LA VIE LIQUIDE,

de Zygmunt Bauman. L'un des sociologues les plus importants de notre époque poursuit ici sa description des conséquences de notre entrée dans la modernité fluide ou « liquide ». A l'état solide, la modernité avait encore le souci de la durabilité. Cette phase est révolue : la survie même de la société liquide tient à la rapidité avec laquelle les produits, y compris les « déchets humains », sont jetés aux ordures, rien n'étant autorisé à durer plus qu'il ne doit. Dans ce monde où la superficialité devient la règle – quand on est sur des patins à glace, le salut se trouve dans la vitesse, observait déjà Emerson –, l'existence se fait aussi de plus en plus précaire : « Etre pris en flagrant délit de sieste, ne pas tenir le rythme des événements, se faire distancer, laisser passer une date limite de consommation », tels sont les peurs qui hantent l'individu contemporain. Ce volume se clôt enfin par un très bel hommage à la pensée d'Hannah Arendt et de Theodor W. Adorno, deux penseurs incontournables de nos « sombres temps ». Traduit de l'anglais par Christophe Rosson, Le Rouergue/Chambon, 202 p., 19 €.

« BE YOURSELF ! » :

Au-delà de la conception occidentale de l'individu, de François Flahaut. « Soyez vous-même » : ce mot d'ordre est aujourd'hui devenu l'un des plus consensuels. François Flahaut montre pourtant que la conception de

l'émancipation humaine sur lequel il repose a largement négligé le fait que le « sentiment d'être soi » s'inscrit d'abord dans l'interdépendance ou « dans une forme d'être à plusieurs ». Devient-on soi par soi-même ? « Le désir d'être reconnu par les autres est-il aliénant, ou cette reconnaissance est-elle au contraire bienfaisante ? » Passant par le détour des contes et des mythes, de Blanche-Neige à l'Arbre de vie, l'auteur du *Paradoxe de Robinson : capitalisme et société* (2005) explore ici avec bonheur et originalité les manières alternatives et philosophiquement très riches dont ces histoires mettent en scène les enjeux de la réalisation de soi, loin de la vision prométhéenne qui domine la tradition de la pensée occidentale. A. L.-L. Mille et une nuits, 272 p., 12 €.

LES SOCIALISMES FRANÇAIS À L'ÉPREUVE DU POUVOIR.

Pour une critique mélancolique de la gauche, sous la direction de Philippe Corcuff et Alain Maillard. Défier la société capitaliste, tenter de lui donner congé, voire de penser son au-delà ? Depuis quelques années, l'émergence de la galaxie « altermondialiste » confère une nouvelle jeunesse à ce type de questionnements. D'où l'urgence de tirer les leçons du passé : défaites, désillusions, désastres totalitaires... L'ouvrage dirigé par Philippe Corcuff et Alain Maillard propose un retour critique sur la tradition des socialismes français, afin de penser une articulation inédite entre anticapitalisme, pluralisme et

démocratie. Revisitant les discours de Blum et les textes de Jaurès, ou revenant sur l'itinéraire de Blanqui, les auteurs veulent imaginer une « politique de la fragilité, qui s'obstine à poser et à reposer, mélancoliquement, la question d'une société radicalement autre ». J. Bi. Textuel, 208 p., 20 €.

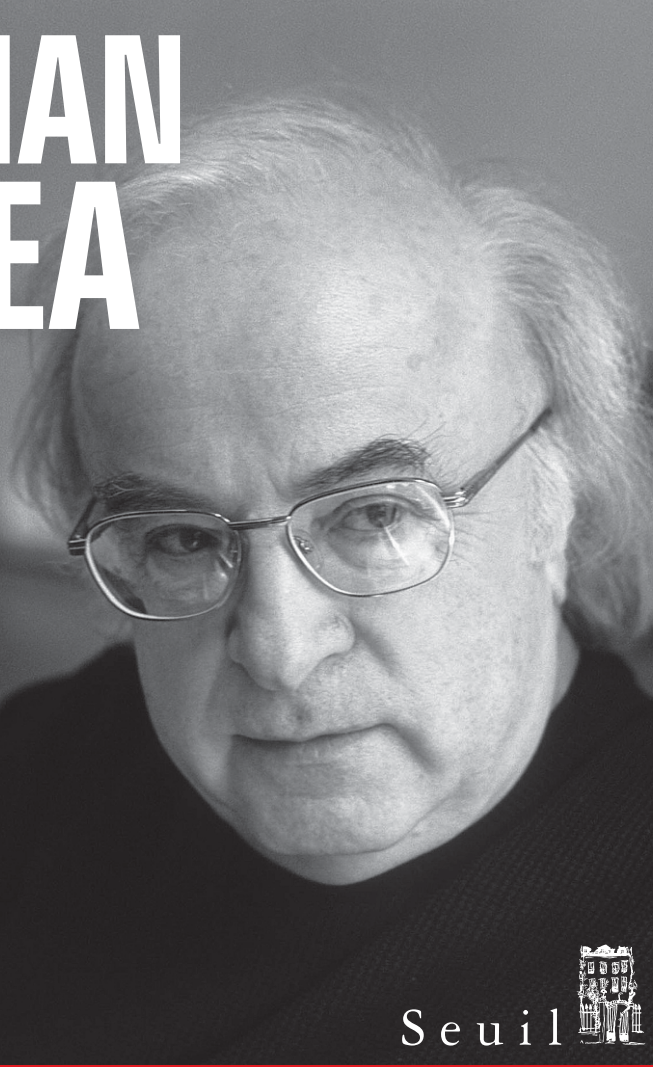
RENOUVELER LA DÉMOCRATIE.

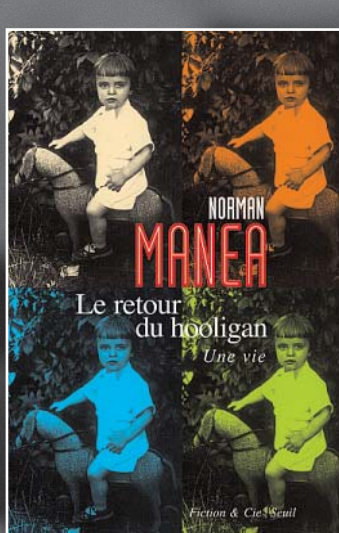
Eloge du sens commun, de Raymond Boudon. Pour le sociologue Raymond Boudon, le relativisme ambiant, cette idéologie négative qui considère les valeurs comme arbitraires et place toutes les cultures sur un pied d'égalité, constituerait l'une des principales sources du divorce qui sépare aujourd'hui l'opinion du monde politique. Contre cette vision cynique de la vie publique, ce recueil d'études plaide pour une réhabilitation du sens commun et une compréhension renouvelée de « la rationalité des sentiments moraux ». A. L.-L. Ed. Odile Jacob, 366 p., 25 €.

ORDRE MONÉTAIRE OU CHAOS SOCIAL ?

La BCE et la révolution néolibérale, de Frédéric Lebaron. Une enquête sociologique sur la Banque centrale européenne, acteur « invisible » mais décisif des récents bouleversements sociaux. Pour l'auteur, les dirigeants de cette institution supranationale sont porteurs d'une véritable « utopie révolutionnaire » (celle du marché autorégulateur), et leur projet économique relève d'une « action politique qui se nie comme telle ». J. Bi. Ed. du Croquant, 64 p., 8 €.

NORMAN MANEA





Seuil

PRIX MĒDICIS ÉTRANGER

André Burguière revisite l'aventure des « Annales » Révolution intellectuelle

L'ÉCOLE DES ANNALES
Une histoire intellectuelle
d'André Burguière

Ed. Odile Jacob, 368 p., 29,90 €.

Parmi tous les traits qui caractérisent nos civilisations, [l'histoire] n'en connaît pas de plus significatif qu'un immense progrès dans la prise de conscience de la collectivité. (...) Or, de quoi est faite cette conscience collective, sinon d'une multitude de consciences individuelles qui, incessamment, influent les unes sur les autres ? Se former une idée claire des besoins sociaux et s'efforcer de la répandre, c'est introduire un grain de levain nouveau, dans la mentalité commune ; c'est se donner une chance de la modifier et par la suite d'incliner le cours des événements qui sont réglés, en dernière analyse, par la psychologie des hommes. »

Est-il exposé plus succinct de l'enjeu éthique et théorique de l'exploration du passé à la lumière des mentalités ? Echo à l'anthropologie historique inventée par Gernet, c'est là la profession de foi du Marc Bloch de *L'Étrange Défaite*.

Amorçant son essai d'« histoire intellectuelle » de l'école des Annales, André Burguière s'interroge sur cette propension jamais démentie à citer d'abondance Marc Bloch et Lucien Febvre, fondateurs de la revue qui donna son nom à la mouvance historique qu'ils définissent.

Membre du comité de direction des *Annales. Histoire, sciences sociales*, directeur d'études à l'EHESS, Burguière est « de la maison ». Et s'il refuse l'ego-histoire, il n'entend pas non plus célébrer les générations de chercheurs engagés dans les sillages des deux pionniers, qui parvinrent à désenclaver leur science, l'affranchissant de pesanteurs universitaires en explorant ses marges et la dotant d'une assise théorique qui lui ouvre le dialogue avec les autres sciences humaines. Mais il entend, en éclairant la genèse de l'aventure, établir la part de l'expérience qui conduisit à cette redéfinition capitale. L'empreinte sociologique de Durkheim pour Bloch, celle psychologique de Berr pour Febvre, les « moments » Labrousse, puis Braudel, les irrésistibles météores qui embrassent l'horizon des *Annales*, Philippe Ariès et Michel Foucault, en marge du culte de la « longue durée » et de l'affirmation du concept d'« imaginaire », dont Braudel et Le Goff sont les champions. Si l'on s'étonne de la faible place concédée à tel ou tel (deux pages convenues sur Duby, une seule mention de Mandrou comme de Corbin dont l'œuvre est ignorée, rien sur les Ozouf), on savoure sans réserve la réflexion sur la part d'invention et de filiation dans l'aventure, l'articulation de la « révolution copernicienne » opérée par Vernant et Vidal-Naquet dans l'étude de la Grèce ancienne, l'analyse du réinvestissement du politique (Aguilhon) dont la dernière livraison des *Annales* (*Penser la crise des banlieues*) confirme la santé. Même limité aux années 1980, cet essai intelligent est digne de rentrer dans les annales. ■

PH.-J. C.

Un émouvant volume d'entretiens de Pierre Vidal-Naquet paraît quelques mois après sa disparition

Un historien majuscule

L'HISTOIRE EST MON COMBAT
Entretiens avec Dominique Bourel et Hélène Monsacré
de Pierre Vidal-Naquet.

Albin Michel, « Itinéraires du savoir », 224 p., 17 €.

La brusque disparition de Pierre Vidal-Naquet, au cœur de l'été, a attristé de très nombreux lecteurs. Humaniste érudit farouchement engagé dans les débats de la cité, cet intellectuel d'exception conjuguait avec la même rigueur l'engagement du savant et l'éthique du citoyen. On en mesure la force à chaque page du volume d'entretiens qui paraît aujourd'hui. Sans qu'il l'ait relu.

Ce qui aurait pu être une gageure – faire un livre cohérent des heures d'échanges dont il restait à fixer chaque tournure – devient une chance. Jamais sans doute Vidal-Naquet ne s'est autant découvert. Dans son inflexible exigence comme dans son essentielle fragilité.

« Triomphe possible de la vérité »

Intellectuel majuscule, il l'est comme personne. Parce qu'il « naît » de l'affaire Dreyfus, au sein d'une famille juive gagnée à l'athéisme et championne de la laïcité républicaine (« *Notre patrie, c'était la République* »). Son grand-père Edmond est un ami de Blum et ensemble ils luttent pour la réhabilitation du capitaine calomnié. Né bien après le triomphe du droit, Pierre Vidal-Naquet lit cependant l'Affaire comme « un épisode central qui a joué un rôle décisif dans [s]a vocation d'historien ». Entendant de son père le récit de ce long combat – il a 12 ans et son père, avocat, entré dès 1940 dans le réseau résistant du Musée de l'homme, qui vient d'être rayé du barreau, confie à son Journal : « *Je reçois comme Français l'injure qui m'est faite comme juif* » –, il commente sobrement : « *Je l'ai pris à la fois comme l'histoire d'une injustice, mais aussi comme la croyance dans le triomphe possible de la vérité.* »

Malgré l'horreur génocidaire qui en fait un orphelin à 14 ans, cette foi fondamentale ne l'abandonnera jamais, et c'est en son nom qu'il s'engage, dès les premiers feux de la guerre d'Algérie, dans la dénonciation de la torture et du colonialisme, plus tard du négationnisme. Meurtri de n'avoir pas été normalien – ce regret lancinant dévoile une vulnérabilité qui prêterait à sourire s'il n'en était resté inconsolé (« *c'était mon rêve* ») –, le jeune agrégé invente déjà sa voie, sollicitant Henri Irénée Marrou (« *l'antiquisant le plus intelligent de la Sorbonne* ») pour travailler sur la conception platonicienne de l'histoire. Il se passionne pour tous les enjeux de la démocratie, de ses racines antiques – il cosigne avec Pierre Lévyéque un magistral essai sur *Clisthène l'Athénien* (1964) – à ses avatars modernes, de la Révolution (« *aucun historien contemporain ne m'a influencé autant que Jaurès* ») à l'actualité la plus brûlante (l'autre matrice de sa vocation, il la trouve dans *L'Étrange défaite*, de Marc Bloch, le « *livre tournant* » : « *Si c'est ça faire de l'histoire, voilà typiquement l'histoire que je voudrais écrire* »).

Homme d'engagement exposé dès *L'Affaire Audin* (1958), Vidal fait des rencontres décisives. Jérôme Lindon qui l'édite – une même relation essentielle le liera bientôt à François Maspero, puis François Gêze. Louis Gernet, le maître de Jean-Pierre Vernant, le « grand

frère » qu'il connaît depuis 1956. Claude Lévi-Strauss dont la pensée l'impressionne et dont il tient à citer, avec une immodestie d'enfant, le mot critique qu'il reçut à la parution de son éblouissante *Atlantide* (2005). Au cœur du monde intellectuel comme aucun de ses pairs, par sa participation à la vie de la cité, Vidal-Naquet n'attend pas la disparition de Raymond Aron, comme l'affirme Bourel, pour devenir « *une référence intellectuelle et politique, même pour ceux qui ne partageaient pas ses analyses* ». Ce qui confère à ses combats une dimension politique des plus sensibles.

Fragilité personnelle

En marge des amis dont il s'entoure très tôt – Charles Malamoud, Pierre Nora, Jacques Brunschwig – Pierre Vidal-Naquet passe en revue avec une crudité parfois cruelle l'intelligentsia du moment, lui dont la culture intègre les Mauss, Meyerson, Jaeger, Momigliano et autres Gernet dont les intellectuels du début du XXI^e ignorent souvent jusqu'au nom. S'il salue Maxime Rodinson, Paul Ricœur, George Steiner, cible de « *l'affreux Bernard-Henri Lévy* », ou prend la défense de Georges Dumézil, il épingle Lacan (« *illisible* »), Baudrillard (« *de temps en temps il exagère* »), Derrida (« *je n'ai jamais compris un mot de ce qu'il écrivait* »), Deleuze, qu'il ne sauve qu'à moitié, plus amène avec Bourdieu (« *un éveillé extraordinaire* »), réser-

vant son enthousiasme à des penseurs moins en vue, Claude Nicolet, Alain Schnapp, Nicole Loraux surtout, historiens philologues comme lui, mais sanglant avec Marcel Detienne... comme un dépit personnel encore à vif.

Peut-être s'il avait relu les formules abruptes qui exécutent ces penseurs en vue aurait-il amendé certains tours, comme il aurait corrigé quelques scories dans son propos, que les notes de l'éditeur, plus fiables, permettent de repérer (ainsi la traduction du *Monde d'Ulysse*, de Finley, en 1978 et non 1969). Mais gageons que sur le fond il n'aurait rien retiré, engagé dans un travail de vérité intime qui dévoile une émouvante fragilité personnelle.

Sans merci pour ceux qui lisent l'émancipation des juifs comme la perte de substance du judaïsme, de Léon Poliakov à Pierre Birnbaum – et Vidal de s'appuyer sur Doubnov et Aron, dont la figure tutélaire le fascine, quoiqu'il s'en défende –, l'historien revient longuement sur la question d'Israël aujourd'hui, dont la chronologie des préfaces qu'il signe dit assez qu'elle l'obsède, lui si soucieux d'éviter l'a priori comme l'injustice. Comme il développe son combat pour la « *liberté pour l'histoire* », compromise par la tentation du Parlement comme de l'autorité judiciaire, depuis la loi Gayssot, à fixer la vérité historique, au risque d'imposer dogmes, interdits et tabous, fondant une « *morale* » qui est l'inverse même de l'histoire. Vidal pointe encore les dangers de la confusion entre l'« *obsession mémorielle* » et l'histoire, qui ne doit pas s'y soumettre. Ainsi lit-il Flavius Josèphe et son « *bon usage de la trahison* », ce juif romain trouvant la distance juste, détaché de toute entrave intellectuelle et sensible pour penser *La Guerre des Juifs*. Un modèle pour Vidal-Naquet, qui ne s'évade vraiment qu'en poésie, Mallarmé, Char, Valéry... Sophocle et Homère bien sûr. Viatique d'un homme blessé dès l'origine pour se « *raccrocher à la vie, tout simplement* ». ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

L'hommage de la Bibliothèque nationale

La Bibliothèque nationale de France organise un hommage à Pierre Vidal-Naquet, « Un historien dans la cité », le vendredi 10 novembre, dans le Grand Auditorium (quai François-Mauriac 75013 Paris). Ouverte à 9 h 30 par Jean-Noël

Jeanneney, président de la BnF, et François Gêze, PDG des éditions La Découverte, la journée se décline en 5 séquences : l'enfance et la famille; la guerre d'Algérie et ses suites; Grèce ancienne et Grèce moderne, démocratie antique et démocratie moderne ;

Les Juifs, Israël et la Palestine ; Pierre Vidal-Naquet, l'intellectuel dreyfusard. Chaque moment mêlera témoignages, diffusions d'images et de propos de l'historien, lectures de textes aussi. L'entrée est libre.

Une édition des « Carnets posthumes » d'Henri Irénée Marrou, disparu en 1977

De l'histoire comme quête spirituelle

CARNETS POSTHUMES
d'Henri Irénée Marrou.

Édités par Françoise Marrou-Fiamant, précédé du *Travail de Dieu dans la vie d'un homme*, de Mgr Claude Dagens. Présentation de Jacques Prévotat, Ed. du Cerf, 522 p., 59 €.

Posthumes, ces carnets le sont au sens le plus fort du terme en ce sens qu'ils furent découverts dans un des placards-bibliothèques du bureau d'Henri Irénée Marrou par ses enfants au lendemain de sa mort, survenue le 11 avril 1977. Il s'agissait bien d'une découverte, puisque ses enfants

ignoraient jusqu'à leur existence. Ces cinq carnets couvrent une période d'un demi-siècle, du 18 juillet 1927 au 10 février 1977. L'ultime phrase dit bien ce que sont ces écrits : une réflexion intime, un dialogue entre-temps par l'historien avec lui-même sous le regard de Dieu : « *In Deo solo quiescit anima mea* » (en Dieu seul mon âme est en repos).

Méditation constante

Parallèlement à une brillante carrière, qui le conduisit de la Rue d'Ulm à la Sorbonne, où il enseigna trente ans et qui fit de lui un enseignant et un chercheur du plus haut niveau, il y eut

une quête spirituelle incessante mais aussi la gestation d'une œuvre scientifique considérable et une méditation constante sur le métier d'historien – que cette publication permet de suivre pas à pas. Ni autobiographie ni journal intime, le genre inédit qu'inventent ces notations égrène des pensées et constitue, comme le relève dans sa préface le cardinal Lustiger, « *à l'usage de celui qui les écrit le mémorial de son chemin spirituel* ». Ainsi s'explique que la conjoncture politique, justes et y compris dans ses aspects les plus préoccupants, soit réduite à la portion congrue dans ces pages où l'homme privé, l'homme de foi, l'homme de

pière se dévoile pour son usage propre, pour y voir plus clair en lui-même, pour garder trace de ses pensées, de ses doutes et de ses pérégrinations. Tout en prévenant à juste titre le lecteur que « *ce livre n'est pas facile* », Jacques Prévotat propose un mode d'emploi qui sied bien à l'ouvrage : le lire au fond comme il a été écrit, non pas d'une traite, mais en le méditant, en l'abandonnant et en le reprenant. ■

L. DO.

Signalons également la réparation de *Théologie de l'histoire*, d'Henri Irénée Marrou, paru initialement au Seuil en 1968 (Cerf, 192 p., 20 €).

Douze textes théoriques publiés de 1979 à 2000 par l'historien, entre études de cas et réflexion historiographique

Jacques Revel, une pensée au travail

UN PARCOURS CRITIQUE
Douze exercices d'histoire sociale
de Jacques Revel

Ed. Galaade, 448 p., 26 €.

Publiés par Jacques Revel entre 1979 et 2000, les douze textes aujourd'hui réunis permettent de voir une pensée au travail confrontée aux changements des questionnements et des conditions d'exercice du métier d'historien et, plus généralement, aux transformations de nos sociétés au cours des deux dernières décennies du siècle passé. « *L'évidence s'impose d'un changement profond dans nos manières de penser comme dans nos manières de faire* », écrit celui qui présida l'École des hautes études en sciences sociales jusqu'en 2004, en ouverture de ce recueil qui lui fournit l'occasion d'un regard rétrospectif et

réflexif. Nulle visée d'ego-histoire dans cette démarche dont l'auteur précise d'emblée qu'elle ne cherche pas à « *retracer un itinéraire intellectuel qui n'aurait aucun titre à revendiquer une exemplarité quelconque* ». Mieux comprendre des pratiques de recherche en les replaçant dans les cadres de références dans lesquels elles ont pris sens et forme, montrer comment elles se sont transformées en fonction du déplacement et du renouvellement des questionnaires qui les orientaient, tel est effectivement le but de ce parcours critique.

Les textes choisis ressortissent à deux registres que l'on dissocie volontiers d'ordinaire mais dont Revel montre qu'ils sont inextricablement liés : l'historiographie d'une part, la production historique d'autre part. Emanant d'un spécialiste des sociétés d'Ancien Régime, proche des *Annales*, conscient que les

modes affectent le métier d'historien comme n'importe quel autre, la démarche s'avère passionnante. Elle prend acte de ce que le temps des convictions scientifiques fortes est révolu depuis la fin des années 1970. Le succès des *Annales* n'avait pas peu contribué à cette ère de certitudes. Revel, bien qu'il ait été formé dans cette mouvance et qu'il n'ait cessé d'y être associé jusqu'à ce jour, réfute l'idée qu'il y aurait eu une « *école des Annales* », pour reprendre une expression qui a fait florès : il y voit plutôt « *une série de tentatives successives pour reformuler les conditions d'un dialogue, toujours difficile et incertain, entre l'histoire et les sciences sociales* ».

En 1979, déjà, il caractérisait l'histoire des *Annales* comme soucieuse « *non de réduire à toute force écarts et discontinuités, mais d'en faire l'objet privilégié de son interrogation, de les situer et de les com-*

prendre ». Il souligne également que l'inventaire critique – joliment qualifié aussi de « *remue-ménage* » – de ces vingt dernières années s'est accompagné d'une internationalisation qui a mis en demeure les historiens français de se frotter à d'autres façons de voir, de s'expliquer et d'interroger les conceptions qui sous-tendaient leur pratique.

« Fardeau de la mémoire »

Entre études de cas et réflexions proprement historiographiques, le lecteur est convié à un cheminement chronologique et thématique, de la réflexion sur la micro-histoire, avec la variation d'échelle et le choix d'un registre d'écriture qu'elle suppose, aux interrogations, historiennes et civiques, liées à ce que Revel appelle « *le fardeau de la mémoire* » en passant par la cour, analysée comme système de pouvoir et lieu de mémoire, jus-

qu'aux fastes élyséens de la V^e République. Chemin faisant, l'accent est mis sur trois questionnements forts : la difficulté de décrire et de définir précisément des entités sociales pertinentes, la complexité de l'étude des pratiques culturelles elles-mêmes porteuses de distinction sociale, l'intérêt nouveau porté à l'action et aux acteurs dans la compréhension des processus historiques. A sa manière, cet ouvrage démontre magistralement à quel point notre horizon mental quotidien a changé en l'espace d'une génération : la défaillance criante de nos institutions de régulation sociale a dessiné une évolution qui a radicalement transformé notre perception du présent en même temps que les questionnements et grilles d'intelligibilité que nous appliquons au passé. La discipline historique est décidément bien fille de son temps. ■

LAURENT DOUZOU

Parution en un volume des « Œuvres complètes » de Robert-Houdin

L'inventeur de la magie moderne

C'est à 10 ans que j'ai découvert les *Confidences d'un prestidigitateur* de Robert-Houdin et, bien avant d'avoir refermé le second volume de sa copieuse autobiographie, mon impérieuse vocation pour l'art magique était née. Si les hasards de la vie m'ont ouvert les portes du cinéma et permis d'emprunter la voie ouverte par un autre grand magicien, Georges Méliès, ma passion d'enfance pour l'illusion et mon admiration pour Robert-Houdin n'ont jamais faibli.

Le nom de Robert-Houdin, dont les magiciens du monde entier célébraient l'an dernier le bicentenaire de la naissance (1805-1871), est depuis près d'un siècle synonyme de prestidigitateur et, à une époque où ceux que l'on traitait de saltimbanques côtoyaient, sur l'échelle sociale, les vagabonds et les voyous, il réussit à faire de son art l'une des distractions favorites des monarques de son temps. Consécration, ou ironie suprême, son autobiographie fut d'ailleurs, pendant des décennies, un des livres de prix offerts aux élèves méritants. Celui que les Français confondent trop souvent avec l'escapologiste américain Harry Houdini – qui poussa l'admiration de son idole jusqu'à lui emprunter son patronyme ! – eut une vie dont chaque étape surenchérit sur la précédente.

Lorsque Jean-Eugène Robert naît à Blois, au lendemain d'Austerlitz, escamoteurs, physiciens, montreurs de lanterne magique, de curiosités ou d'automates détiennent tous une parcelle de ce savoir magique, venu du fond des âges, que le futur Robert-Houdin va rassembler puis parfaire. Inventeur génial, doué d'une virtuosité manuelle incomparable, il inventera une magie révolutionnaire, débarrassée de sa gangue d'obscurantisme et de ses artifices pompeux.

Horloger et mécanicien d'exception, Robert-Houdin mettra sa passion au service de ces deux disciplines. Pendant que ses ateliers produisent les créations qu'il invente avec jubilation – réveils-briquets, automates, pendules mystérieuses ou jouets sophistiqués destinés à une clientèle aisée – l'artisan peaufine son « grand œuvre » : le répertoire des « Soirées fantastiques » qui le rendront légendaire.

Quand, à l'aube de la quarantaine, Robert-Houdin inaugure le théâtre auquel son nom restera attaché soixante-quinze ans, les spectateurs sont accueillis, dans un salon raffiné, par un hôte distingué, portant l'habit, et qui les éblouit avec des « Prestiges » où se mêlent virtuosité et humour. Le lien est définitivement rompu avec les escamoteurs et « physiciens » du passé.

Sens du réel, goût du merveilleux

La vie de Robert-Houdin est un roman où se côtoient un solide sens du réel et le goût du merveilleux. Les ingrédients en sont la mécanique, les automates, et bien évidemment la magie. Robert-Houdin éleva l'illusion au rang d'un art, et sa gloire y fut telle qu'elle occupa, injustement, les multiples facettes de ce personnage hors norme.

Fortune faite, il se retire pour se consacrer à la recherche scientifique.

Et entreprend, dès 1850, de faire de son « Prieuré » de Saint-Gervais la première maison « intelligente », dans laquelle l'horlogerie combinée à l'électricité régit tous les problèmes d'intendance, préfigurant ainsi l'ordinateur domestique... C'est à ce rationaliste que Napoléon III fait appel pour contribuer à la pacification de l'Algérie : celui qui démasquait à Londres les faux médiums en compagnie de son ami Charles Dickens s'embarque alors vers l'Afrique pour l'un des épisodes les plus insensés de son existence. Robert-Houdin, avec comme seule arme sa baguette magique, va devenir le « grand sorcier blanc » qui met en déroute, sur leur propre terrain, les marabouts des tribus du désert !

Dès son retour en pays blésois, il dépose des brevets en rafale. Le savant met la même énergie que le magicien dans sa quête de l'impossible. Robert-Houdin invente des instruments d'ophtalmologie, réalise l'une des premières expériences d'éclairage par lampe à filament végétal, définit les principes du téléphone... Il y a du Léonard de Vinci et du Jules Verne dans cet homme, dont la postérité ne voudra retenir que le prestidigitateur...

Robert-Houdin laisse quatre ouvrages fondamentaux sur son art, qui demeurent les Évangiles des magiciens. C'est à propos de l'un d'eux, « Les Secrets de la prestidigitation et de la magie », que l'historien américain Jean Hugar écrit à la fin du XX^e siècle : « Aujourd'hui encore, (...) il n'existe aucun ouvrage qui puisse lui être comparé. Si tous les autres livres qui ont été écrits sur la magie devaient être détruits, tout l'art magique pourrait être reconstruit à partir de ce seul ouvrage. »

La réédition de ses « œuvres complètes » en un seul volume va offrir aux amateurs de merveilleux un ensemble de textes tirés d'ouvrages aussi rares que précieux et sur lesquels veillaient



Les « Soirées fantastiques de Robert-Houdin », lithographie de Pruche. COLLECTION CHRISTIAN FECHNER

seuls, jusqu'alors, quelques magiciens bibliophiles. Encore faut-il préciser que, si Robert-Houdin a bien écrit ces ouvrages à l'intention du grand public, il les a aussi destinés à ses « futurs confrères dans l'art de l'escamotage ». Sachant mieux que personne que les lecteurs profanes et les initiés n'en attendaient pas la même chose, il les a rédigés en anticipant le principe brillamment illustré par Edgar Poe dans sa « Lettre volée » – et que les magiciens

pratiquent depuis la nuit des temps : le « détournement d'attention »...

Ainsi, les spectateurs imaginant toujours – à tort – que les secrets des prestidigitateurs se résument au modus operandi de leurs tours, Robert-Houdin feint de leur donner satisfaction en détaillant un florilège de « prestiges » – mais s'abstient de révéler l'« envers du décor » de ses plus célèbres créations... Toutefois, pour qui veut comprendre, voire apprendre, les

mécanismes psychologiques qui sont, eux, les véritables armes secrètes des magiciens – infiniment plus puissantes que les panoplies mécaniques qu'on leur prête – ces livres sont des trésors de connaissance d'où se dégage une lumineuse philosophie de l'art magique, tout aussi révolutionnaire aujourd'hui qu'elle le fut au temps des légendaires « Soirées fantastiques de Robert-Houdin ». ■

CHRISTIAN FECHNER

En arpentant les « subtiles régions » de l'illusion

COMMENT ON DEVIENT SORCIER

de Robert-Houdin.

Omnibus, 970 p., 26 €.

La seconde vue, la suspension éthérée, la bouteille inépuisable, le carton fantastique, la pluie d'or, l'orange merveilleux... Tels étaient les noms des « prestiges » que Robert-Houdin présentait dans les « Soirées fantastiques » de son théâtre du Palais-Royal.

Cette poétique énonciation rend bien compte du service que Robert-Houdin rendit aux spectacles de magie, qui furent tellement à la mode au XIX^e siècle : « Rénovant la magie, il la débarrasse d'un attirail saugrenu, archaïque, macabre. Elle devient souriante, généreuse : un coup de feu sur un oranger stérile, et il se couvre de

fruits qu'on distribue au public », écrit Francis Lacassin dans la préface du volume où il a réuni les différents ouvrages de Robert-Houdin.

Il y a là d'abord les Mémoires du grand prestidigitateur, *Une vie d'artiste* (1858). Comment le fils d'un horloger est-il devenu cet illusionniste célèbre, qui s'est produit devant plusieurs têtes couronnées d'Europe ? Tout commence avec la lecture « accidentelle » d'un *Dictionnaire des amusements de la science* aux effets inattendus : « De secrets pressentiments m'avertissaient que le succès, la gloire peut-être, se trouvaient un jour pour moi dans l'apparente réalisation du merveilleux et de l'impossible. »

Long et patient apprentissage

Mais avant de parvenir à la maîtrise des « subtiles régions de la magie », il faudra un long et patient apprentissage,

dont plusieurs étapes – et en particulier la singulière rencontre avec le magicien Torrini – méritent, ô combien, le qualificatif de « romanesques ».

On trouve dans ces Mémoires quelques morceaux de bravoure : le chapitre qui décrit la vie quotidienne d'un escamoteur, cette version foraine du prestidigitateur ; celui où Robert-Houdin est envoyé en Algérie pour détruire l'influence des « faux prophètes qui parviennent à enflammer le fanatisme de leurs coreligionnaires à l'aide de tours de passe-passe primitifs ». L'ouvrage se termine d'ailleurs par un appendice intitulé « Un cours de miracles » dans lequel Robert-Houdin démonte les tours effectués par les Aïssaoua lors de son périple algérien.

Cette même volonté de démythification se retrouve dans *L'Art de gagner à tous les jeux* (1861), dans lequel il dénonce les « grecqueries », c'est-à-dire

les trucs utilisés par certains escrocs et les tricheries des joueurs malhonnêtes.

Le volume comprend en outre un manuel de prestidigitation, *Comment on devient sorcier : les secrets de la prestidigitation et de la magie*, et son utile complément *Magie et physique amusante*. Robert-Houdin y dévoile une partie de ses « recettes » et la plus importante sans doute : « Ce qu'il importe de posséder dans cet art de la magie simulée, c'est une grande adresse dans les doigts et une extrême finesse dans l'esprit. »

Il est complété par le texte consacré aux « commodités domestiques » dont il a doté sa propriété du Prieuré. A le lire, on se prend à rêver à ce que l'imagination et le savoir-faire de Robert-Houdin auraient produit appliqués à la réalisation de la maison triquée d'un serial... ■

J. BA.

Une nouvelle édition des « Philosophes célèbres », de Maurice Merleau-Ponty

Philo, couteau suisse

LES PHILOSOPHES DE L'ANTIQUITÉ AU XX^e SIÈCLE

Sous la direction de Maurice Merleau-Ponty.

Nouvelle édition révisée dirigée par Jean-François Balaudé. Le Livre de poche, « La Pochothèque », 1 472 p., 28 €.

Peut-on faire du neuf avec du vieux ? Question trop générale, à remplacer par celle-ci : est-il possible de transformer avec succès un livre collectif paru en 1956 en un nouvel ouvrage, fidèle au premier mais tout différent, un demi-siècle plus tard ? La réponse est oui. La preuve : l'ancien et remarquable ouvrage dirigé par Maurice Mer-

leau-Ponty chez Mazenod sous le titre *Les Philosophes célèbres* est devenu, dans cette nouvelle édition considérablement augmentée, et le même et un autre.

Le pari était pourtant risqué. Pour évoquer les grandes silhouettes de la pensée, depuis le Bouddha jusqu'à Sartre, Merleau-Ponty avait fait appel à des collaborateurs apparaissant aujourd'hui, comme lui-même, sous les traits de figures historiques. Gaston Bachelard, Karl Löwith, Norberto Bobbio, Eric Weill, Gilles Deleuze – entre bien d'autres... – figurent ainsi parmi les auteurs de ce volume exceptionnel. Tenter de le compléter, en l'augmentant et l'actualisant, c'était évidemment projeter un autre livre. La transformation est profon-

de. De très nombreuses notices, articles et bibliographies ont été ajoutés. Quarante-trois nouveaux collaborateurs, chercheurs de qualité, ont ajouté des mises au point sur les études récentes ou les auteurs omis. Le résultat, qui couvre vingt-cinq siècles et silhouette près de 900 philosophes, constitue un remarquable outil de travail. On regrettera quelques effets de patchwork, et surtout des déséquilibres graves concernant le XX^e siècle. En effet, pour ne pas bouleverser totalement le plan initial, les additions prolongent ce qui existait déjà, mais n'ajoutent pas de nouvelles têtes de chapitre.

Ce n'est pas vraiment gênant pour les philosophes allant de l'Antiquité au XIX^e siècle, dont

les travaux récents n'ont pas modifié en profondeur les perspectives d'ensemble. Mais il est fâcheux que la philosophie cognitive, l'épistémologie, ou la philosophie politique de ces dernières décennies soient sous-représentées, alors que le spiritualisme français des années 1920 occupe une place importante.

Malgré ces imperfections, le volume rassemble une documentation exceptionnelle. Il rendra de multiples services à des lecteurs très divers, voulant lire des articles qui ont fait date ou cherchant une référence bibliographique. Un couteau suisse, somme toute, où voisinent études de fond et brefs aperçus, informations factuelles et pistes à suivre. ■

R.-P. D.

LA BIBLE PAYSANNE



Le dernier témoignage en Europe d'une tradition orale et populaire de la Bible



480 pages • 60 illustrations • 34 €
www.editions-bayard.com

Rencontre Nik Cohn, père de la « rock critic », clame son amour du rap et de la ville dévastée New Orleans, l'âme engloutie

TRIKSTA,
de Nik Cohn.

Traduit de l'anglais par Bernard Hoepffner avec la collaboration de Catherine Goffaux.
Ed. de L'Olivier, 370 p., 21 €.

C'est loin de son monde – c'est-à-dire : loin de son monde véritable – que l'on rencontre Nik Cohn un jour d'automne, à Paris : café de Flore, au premier étage, sur les banquettes bistres où se discutent d'habitude, sans bruit, les affaires de l'édition parisienne. Lui, malgré son âge presque respectable (60 ans) n'est pas le client type des bistrotiers feutrés ni des lieux reposants. Plutôt l'inverse : un Anglais terriblement anglais, courtois en diable, mais dont les yeux bleu ciel n'ont pas vu que des choses angéliques. Rendu célèbre, en 1969, par sa magistrale histoire du rock (1), Nik Cohn est le fondateur turbulent de la « rock critic » : une nouvelle manière (lyrique, emportée, partielle) d'écrire sur la musique.

Fantôme omniprésent

Son monde ? Partout, dit-il, où peut naître une « émotion brute, crue, de nouveaux sons, sans masques ». Partout et surtout à La Nouvelle-Orléans, ville qu'il aime passionnément – de tous les coins du globe, celui où il se sent « le plus intensément vivant ». Juste avant que l'ouragan Katrina ne vienne lui ravir la ville adorée, Nik Cohn s'était lancé pendant des mois sur les pas des rappers de la cité du Sud. De ce parcours est né un livre étonnant, à cheval entre l'enquête, le cri d'amour et le document littéraire. A sa manière poétique, subjective et envoûtante, mais aussi remarquablement lucide (la même qu'il avait employée pour parler des laissés-pour-compte anglais, dans *Anarchie au Royaume-Uni* [2]), l'écrivain dresse la topographie d'un lieu (« J'aime La Nouvelle-Orléans encore plus que le rap ») à travers ses sons et ses rythmes – autrement dit son poulx, sa colère et sa peur.

La peur, oui, grand fantôme omniprésent dans ce livre presque aussi pre-

nant qu'un roman d'aventures. Peur de l'autre, y compris chez cet auteur qui écrit, en préambule : « La musique noire et la culture noire avaient toujours été une part immense de ma vie, ainsi que l'amitié et l'amour que j'ai pu porter à des Noirs. » Comment expliquer, alors, ce sentiment de hantise, voire de terreur, qui s'empare de lui, à plusieurs reprises ? La crainte de celui qui ne vous ressemble pas (« Tous les Blancs, au fond d'eux-mêmes, sont fondamentalement racistes », lui dit un jour une de ses amantes), la peur de la violence, la peur tout court. « L'un des objectifs de mon livre a été de me confronter à cette peur, explique-t-il, de la nommer, de dire que je la ressens, que nous la ressentons tous. » Pas seulement lui, mais tous ces jeunes rappers, à commencer par Soulja Slim, l'un des plus célèbres, « tué par balles la nuit précédant Thanksgiving, fin novembre 2003 ». Lui s'était débarrassé de la peur physique, mais en acceptant « une plus grande peur, celle de paraître faible ». Pas d'issue.

« L'absence totale d'espoir » qui caractérise le style « gangsta » contamine en partie ce texte frémissant, qui rebondit sur les mots comme les musiques dont il parle. Nik Cohn y évoque l'histoire du hip-hop, celle de la ville, sa trajectoire personnelle et les figures tourmentées des jeunes rappers, ces gens qu'« aucun Blanc ne regarde jamais dans les yeux », commente-t-il.



Nik Cohn, à Paris en octobre 2006. SERGE PICARD/VU POUR « LE MONDE »

Ceux que personne ne veut voir et qui vivent, dit-il encore, « dans un monde invisible ». Ces zones de ténèbres sont d'ailleurs le point central de l'œuvre de Nik Cohn. « Tous mes livres vont à la recherche de ce que la société méprise, ou de ce qui va disparaître. » Le rap, musique subversive – au moins avant d'avoir été récupérée par les grandes maisons de disques – et La Nouvelle-Orléans, ville tragique, obsédée par la mort. La Nouvelle-Orléans d'avant Katrina, faudrait-il dire. « Son âme était dans ses rues, dans ses ports, et maintenant, il n'y a plus de rues, plus de ports, remarque l'écrivain avec tristesse.

Le tourisme revient, mais pas les vrais habitants : ceux-là n'ont plus de boulot, plus de logement. Et l'âme de cette ville ne reviendra pas, pas dans un futur prévisible. Pas de mon vivant. » Reste, quand même, la cadence de ces musiques vibrantes et coléreuses et celle, plus ironique, mais pas moins sombre, du livre de Nik Cohn. ■

RAPHAËLLE RÉROLLE

(1) *A wopbopalooop A l'opbamboom, Allia 1999 et 10/18, 2001.*
(2) *Sous-titré : Mon équipée sauvage dans l'autre Angleterre, éd. de L'Olivier, 2000 et Petite Bibliothèque de L'Olivier, 2002.*

Barney Hoskins démonte la mythologie hippie Un paradis très artificiel

SAN FRANCISCO, 1965-1970,
LES ANNÉES PSYCHÉDELIQUES
de Barney Hoskins.

Traduit de l'anglais par Emmanuel Dazin.
« Castor Music », 176 p., 9 €.

À en croire la quatrième de couverture, le *San Francisco* de Barney Hoskins célébrerait « un âge d'or qui parfois encore aujourd'hui possède les reflets d'un paradis perdu » : le mouvement hippie dont le quartier de Haight Ashbury fut l'épicentre entre 1965 et 1970. Ce livre est plutôt un brillant exercice de démythification, qui complète *Waiting for the Sun*, somme consacrée par ce journaliste britannique à la scène rivale de Los Angeles (« Le Monde des livres » du 24 septembre 2004).

Ce court texte relate sans complaisance une utopie naïvement saluée alors par Johnny Hallyday ou Maxime Le Forestier et qui trouva résonance dans la musique de Jefferson Airplane et du Grateful Dead (une discographie sélective est proposée en fin d'ouvrage). La première finalité de ce son était d'accompagner l'expérience du LSD.

Moins cool que ne le voudrait la légende, l'expérience tourna court et se consuma dans le concert des Rolling Stones à Altamont (1969), où un spectateur noir fut mis à mort par des Hell's Angels recrutés pour le service d'ordre.

Avec une plume incisive, Hoskins relate cet échec en ouvrant habilement son récit par l'arrivée en ville, en 1963, de deux Texans. « Le premier était un grand type aux cheveux blonds-roux ; la seconde une petite nana pas très présente, dotée d'une vilaine peau et d'une voix râpeuse. » Le garçon, Chester Helms, sera le patron de l'Avallon Ballroom, salles de concerts emblématique avec le Fillmore de Bill Graham. La fille, Janis Joplin, deviendra la reine locale. Avant de succomber à une surdose en 1970, elle déclarait : « C'est des imposteurs, toute cette foutue culture. Ils se plaignent d'un lavage de cerveau de la part de leurs parents, et ils font exactement le même foutu truc. » ■

BRUNO LESPRIT

Côte est, Côte ouest, la saga du hip-hop Une musique née de l'apocalypse

CAN'T STOP WON'T STOP
Une histoire de la
génération hip-hop
de Jeff Chang.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Héloïse Esquié.
Allia, 632 p., 25 €.

Pionnier dans le secteur très fréquenté aujourd'hui des livres traitant des musiques populaires, l'éditeur Allia enrichit son catalogue d'une passionnante saga du hip-hop. Avec

Can't Stop Won't Stop – le titre reprend la devise des Crips, un gang de Los Angeles –, rarement cette aventure, qui prête facilement aux stéréotypes, aura été analysée avec autant d'acuité et d'érudition. L'auteur, Jeff Chang, collaborateur au *San Francisco Chronicle* et au *Village Voice*, intéressera même des lecteurs qui n'entendent rien au *beat* et au *flow* ou peinent à distinguer un DJ (disc-jockey) d'un MC (master of ceremony). On regrettera seulement son américanocentris-

me, puisqu'il ne dit rien, notamment, de l'étonnant destin du hip-hop en France, sa seconde patrie. Préfacé par DJ Kool Herc, Jamaïcain tenu pour « l'inventeur du hip-hop » (il fut le premier en 1973 à isoler les breaks des disques de funk), le livre s'ouvre par une réflexion sur les générations et interroge les baby-boomers – à qui il s'adresse peut-être en priorité : « Jusqu'à récemment, notre génération a principalement été définie par le préfixe "post-". Nous avons été post-droits civiques, post-modernes, post-structuralistes, post-féministes, post-Black, post-soul. Nous sommes les emblèmes du "post-", les restes dans la cuisine souillée par le festin de la veille. »

Violence sociale

Convaincu que le rap constitue une réaction de la jeunesse non seulement à la violence sociale du pouvoir blanc mais aussi à la génération noire précédente, Jeff Chang inscrit son histoire dans la longue durée, remonte aux luttes des années 1960 pour expliquer son émergence dans le Bronx. Le premier chapitre offre une effrayante description de la déliquescence du quartier new-yorkais : « En 1953, on pouvait lire l'avenir du Bronx dans la tranchée artificielle de onze kilomètres qui le coupait en deux. Là où existait auparavant un continuum homogène de communautés diverses et soudées, la tranchée dégageait désormais le terrain pour la *Cross-Bronx Expressway* [une voie rapide pour les automobiles]... »

La suite est connue : exode des Blancs, envolée du chômage, destruction de l'habitat favorisée par les promoteurs immobiliers. Entre 1973 et 1977, 30 000 incendies d'immeubles permettront aux propriétaires d'empocher les primes d'assurance. Le Bronx est livré aux dealers et aux gangs. Par quel miracle une culture jeune et protéiforme a-t-elle pu surgir dans ce paysage d'apocalypse ? Jeff Chang restitue toute la richesse du hip-hop en n'omettant aucun mode d'expression : block parties, breakdance ou tags. Il brosse en même temps de saisissants portraits des principaux protagonistes...

A mi-chemin du récit, on change de côte. « Ce qu'avait été le *South Bronx* pour les années 70, *South Central* le serait pour les années 80. » New York a inventé un rap fédérateur et politique : à Los Angeles, tout sera dévoyé par le gangsta rap. Si Public Enemy pouvait rappeler le militantisme des Clash, Niggaz With Attitude plonge dans le nihilisme des Sex Pistols, annonceur des émeutes de 1992.

« Leurs poèmes célébraient les dealers, faisaient tourner les tasses, butaient les ennemis, et assassinaient les flics », écrit Jeff Chang, dont la préférence va visiblement à la Côte est. Depuis, le hip-hop traîne comme un boulet l'imagerie du « gangsta », grosses cylindrées, pépées courtement vêtues, matérialisme forcené et capitalisme sauvage. Ce livre rappelle salutairement qu'il est né d'une résistance à l'oppression. ■

BRUNO LESPRIT

La vie et les influences de Leonard Cohen Grandeur d'un poète

LEONARD COHEN
de Gilles Tordjman

Le Castor astral.
« Castor Music », 174 p., 9 €.

En mars 1995, le magazine *Les Inrockuptibles* publiait dans le premier numéro de sa formule hebdomadaire un long article, signé Gilles Tordjman, consacré à Leonard Cohen. En reportage en Californie dans la communauté zen de Mount Baldy, où aimait s'isoler le chanteur, le journaliste atteint avec son sujet une complicité qui éclaira cette rencontre. D'autres rendez-vous suivirent, jusqu'à cette petite biographie publiée chez Le Castor astral.

Habituellement, les ouvrages de la collection « Castor Music » – Jeff Buckley de Stan Cuesta, Ben Harper de Stéphane Koechlin... – permettent de se faire une idée de l'histoire d'un musicien, en suivant une chronologie concise d'éléments factuels.

Mais ici, si on apprend l'essentiel sur le parcours de ce poète canadien devenu sur le tard une figure essentielle de la chanson anglophone contemporaine – de ses premiers recueils de poésie, publiés à la fin des années 1950, aux ennuis financiers qui le minent aujourd'hui –, l'important est ailleurs.

Pour percer la sombre sérénité de l'auteur de romans baroques comme *The Favorite Game* ou *Les Perdants magnifiques*, et de classiques mélancoliques de la chanson comme *Suzanne* ou *Famous Blue Raincoat*, sans doute fallait-

il plus qu'une bonne connaissance des tendances musicales.

En insistant sur les premiers pas et ses influences et amitiés littéraires, en décryptant l'importance de l'héritage hébraïque dans sa démarche et sa écriture, en intégrant un arrière-plan philosophique aux analyses des textes et choix de vie du chanteur, Gilles Tordjman parvient à cerner la complexité et les paradoxes qui font la grandeur de Leonard Cohen.

On appréciera d'autant mieux la justesse désespérée de son écriture ciselée, qu'on connaîtra les origines des errances géographiques (Montréal, New York, Cuba, Hydra, Paris, Los Angeles), des quêtes spirituelles – entre ordre et chaos, ésotérisme et érotisme – de cet homme à la voix si intensément grave.

Ancien éditorialiste à *L'Événement du jeudi* et à *Vibrations*, le savant Tordjman sait aussi être suffisamment en phase avec l'humour « cohénien » (très amateur d'aphorismes bouddhistes et de bons vins), pour faire respirer cette biographie avec légèreté.

Certains choix dans le commentaire de la discographie peuvent se discuter, en particulier, la classique sous-estimation de l'album *Death of a Ladies' Man*, qui dans le contraste entre l'ironie lugubre du chanteur et les arrangements enjoués concoctés par Phil Spector, révélait de délicieux secrets. L'ouvrage n'en demeure pas moins un précieux compagnon pour la compréhension de cette œuvre singulière. ■

STÉPHANE DAVET

M.F.K. FISHER

Marseille l'Insolite

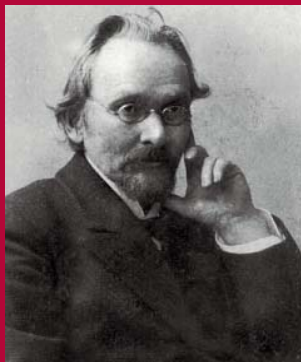


« ... catholique, communiste, arabe et gitane, putassière et sorcière. »

ANATOLIA/ÉD. DU ROCHER

VASSILI ROZANOV

Le Feu noir



Pourquoi la gauche triomphe-t-elle du centre et de la droite ?

ANATOLIA/ÉD. DU ROCHER

Le Salon international d'Alger, entre arabophones et francophones

Soif du livre en Algérie

Traditionnellement c'est à la mi-septembre que se tient le Salon international du livre d'Alger (SILA). Cette année, en raison du ramadan, les organisateurs ont décidé de repousser la manifestation à la fin octobre (du 30 octobre au 10 novembre). Un changement de date heureux pour beaucoup de professionnels puisqu'il évite, outre les chaleurs de septembre, la rentrée scolaire, période lourde financièrement pour les familles. Celles-ci n'ont d'ailleurs pas manqué de venir en nombre dès les premiers jours, grâce à un long week-end de trois jours où l'on célébrait, sur fond de chants patriotiques, le 52^e anniversaire de l'Appel de l'indépendance.

« Pour cette édition, explique Ahmed Boucenna, président du comité d'organisation, nous avons augmenté la superficie à 10 500 m² contre 8 500 m² afin d'accueillir davantage d'exposants. » De 660 en 2005, le nombre d'exposants est passé à près de 700, originaires de 23 pays, parmi lesquels trois nouveaux venus : le Venezuela, l'Iran et l'Italie. L'Égypte et le Liban, côté arabophone, la France et la Belgique, côté francophone, se taillaient la part du lion. Quant à l'Algérie, avec 120 exposants, elle avait doublé son nombre de participants.

Cette extension n'allait pas sans quelques grincements de dents. « A l'heure où ailleurs la durée des salons est raccourcie, celle du Salon d'Alger est rallongée en dépit du bon sens, s'irrite Selma Hellal, codirectrice avec Sofiane Hadjaj de Barzakh, une dynamique maison d'édition qui promeut la jeune littérature algérienne. C'est sans doute une concession faite aux éditeurs et grossistes arabes qui voient

dans le marché algérien une aubaine et viennent avec de fortes cargaisons. C'est une foire plutôt qu'un salon dans le sens où l'on vend de la marchandise plutôt que des droits. »

Abdallah Benadouda, responsable éditorial des éditions Chihab, va plus loin : « Lorsque la manifestation a repris en 2000, l'objectif était d'en faire un salon professionnel. Or il prend de plus en plus une tournure commerciale. » Et de stigmatiser avec d'autres la division opérée depuis deux ans entre les arabophones, réunis dans le pavillon A, de loin le plus important, et les francophones et les éditeurs étrangers, regroupés dans le pavillon C. « Nous avons essayé tous les systèmes, se défend Ahmed Boucenna, et finalement celui qui s'est imposé est la segmentation commerciale pour répondre aux attentes du public. »

A « Kaboul », comme certains surnomment le pavillon A, étaient installés le stand de l'Arabie saoudite – qui distribuait des corans gratuitement le soir de l'inauguration – ainsi que certains éditeurs arabes – tels le Libanais Farabi (où l'on trouve les romans traduits de Jacques-Pierre Amette ou de Joseph Roth), l'Égyptien Dar al-Shorouq (Mahfouz, Ghithany...) ou encore Casbah, numéro un de l'édition en Algérie.

Passés ces grands de l'édition arabe, les présentoirs cèdent la place aux montages de cartons de cigarettes remplis de livres religieux... Des ouvrages qui, pour la première fois cette année, ont fait l'objet d'un contrôle par le ministère des affaires religieuses afin d'exclure tout livre ayant un caractère violent ou à tendance « djihadiste ».

Au pavillon C, rares sont les piles de livres posées sur le sol. Sauf dans le stand d'Omega international (distributeur exclusif de Larousse) où, autour des pyramides de dictionnaires harmonieusement dressées, se presse un public jeune. « Le marché du livre est en forte progression, comme mon chiffre d'affaires, à deux chiffres », précise en souriant le directeur d'Omega qui, outre Larousse, propose des ouvrages à prix réduit des PUF, de Dunod, Dalloz, Masson ou Armand Colin. « Mais il reste une Bastille à prendre, celle du livre scolaire, toujours aux mains de l'Etat. » Si une part des éditeurs français sont regroupés sur le stand du BIEF, d'autres comme Flammarion font stand à part. On y trouve des nouveautés comme *Rendez-vous* de Christine Angot ou *Julien Parme* de Florian Zeller. Chez Gallimard, on a souffert de retards de livraison. Conséquence, le public algérois ne devrait découvrir *Les Bienveillantes*, de Jonathan Littell, Goncourt 2006, que le 8 novembre.

Mobiliser les professionnels

De problème d'importation, il en était question aussi chez l'Inas, un libraire et éditeur algérien de livres d'art et de patrimoine. Un appel y était placardé, destiné à mobiliser les professionnels du livre contre la loi qui limite les autorisations d'importation aux sociétés ayant un capital de 20 millions de dinars (environ 18 millions d'euros), contre 300 000 auparavant (260 000 euros). Cet appel concernait également le réseau des 80 librairies d'Etat privatisées en 2000 et aujourd'hui en péril.

« Je suis partagé entre la révolte de voir disparaître une bonne part de ces librairies et l'espoir depuis le rachat de la Librairie du tiers-monde par Casbah. A terme, nous allons assister à une véritable recomposition du paysage », explique Abdallah Benadouda. Un espoir que semblent partager d'autres professionnels qui attendent la loi-cadre sur le livre, prévue pour dans quelques mois, et le lancement d'Alger, capitale culturelle du monde arabe 2007 ». Dans cette perspective, explique Radia Abed, présidente du Syndicat national des éditeurs du livre (SNEL) et patronne des éditions Sédia, le ministère de la culture a reconduit le système d'aide qui avait prévalu en 2003, lors de l'Année de l'Algérie en France. 1 500 exemplaires des 560 titres retenus par la commission du livre ont été pré-achetés. Radia Abed estime avoir été « censurée » – cinq de ses titres n'ont pas été retenus, parmi lesquels *L'Attentat* de Yasmina Khadra, grande vedette de ce Salon (*L'Ecrivain*, un autre de ses romans, figure sur la liste). Pour autant, elle se réjouit de l'engagement de l'Etat qui va ainsi « soutenir l'édition et permettre la création de nouvelles maisons ». ■

CH. R.

CHRISTINE ROUSSEAU

Editeurs sans frontières

L'Union fait la force. » Telle pourrait être la devise d'Editeurs sans frontières, créée sous l'impulsion de Michel Mirale et d'une poignée de petits éditeurs de la région PACA (Le Bec en l'air, Le Souffle d'or, Philippe Picquier...) qui éprouvaient quelques difficultés à promouvoir leurs livres dans les salons internationaux. « L'idée est née de rencontres et d'échanges de nos expériences et des problèmes que nous rencontrions en matière d'exportation et de cessions de droits », explique Patrick Bardou, président d'ESF et directeur des éditions Parenthèses. Financée pour partie par les cotisations de ses membres, par la DRAC, et pour moitié par la région PACA – sous les couleurs de laquelle ESF était présente à Alger et surtout, pour la première fois, à Francfort avec son propre stand –, l'association vise, selon les termes de

son président, à l'instar d'une agence littéraire, à « promouvoir les échanges commerciaux internationaux », mais aussi à « tisser des liens avec d'autres pays », notamment avec ceux du pourtour méditerranéen, et à permettre à ses membres « de partager leur expérience avec d'autres éditeurs étrangers ».

A ce titre, ESF prépare pour le printemps 2007 des rencontres professionnelles à Manosque, siège de l'association, avec des éditeurs algériens, tunisiens, marocains et libanais. Autre projet d'envergure à Manosque, la mise en places d'un lieu de stockage et d'expédition pour les éditeurs de la région, membres ou non-membres, afin de diminuer les coûts. Le projet a séduit les éditions de l'Aube et Actes Sud, qui devraient prochainement rejoindre ESF. ■

LES CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

LITTÉRATURES

ROSEBUD. ÉCLATS DE BIOGRAPHIES, de Pierre Assouline (Gallimard).
LE BONHEUR DE LA NUIT, d'Hélène Bessette (éd. Léo Scheer).
BLEU, BLANC, VERT, de Maïssa Bey (éd. de l'Aube).
CAHIERS DE LA GUERRE, de Marguerite Duras (POL).
SARNIA, de G.B. Edwards (Points).
FAIS VOIR TES JAMBES, LEÏLA !, de Rachid El-Daïf (Actes Sud).
LE CRYPTOGRAPHE, de Tobias Hill (Rivages).

ESSAIS

UNE HISTOIRE DE L'HOMOSEXUALITÉ, sous la direction de Robert Aldrich (Seuil).
UNE ÉCOLOGIE HUMANISTE, de Gilles Clément (éd. Aubanel).
SINGULIÈRE PHILOSOPHIE. ESSAI SUR KIERKEGAARD, de Vincent Delcroix (Le Félin).
MÉMOIRES : SUR LES CHEMINS QUI MARCHENT, de Francis Lacassin (éd. du Rocher).
KATEB YACINE. LE CŒUR ENTRE LES DENTS, de Benamar Mediene (éd. Robert Laffont).
LA LOI DU GENRE, de Laure Murat (Fayard).
DICTIONNAIRE AMOUREUX DU VIN, de Bernard Pivot (Plon).

AGENDA

LES 10, 11 ET 12 NOVEMBRE.
TRADUCTION. A Arles (13), les 23^e Assises de la traduction littéraire auront pour thème « Paroles en musique » avec, notamment, Christian Doumet, Philippe Fénelon et Lucien Guérinel (rens. : 04-90-52-05-50 ou www.atlas-citl.org).

DU 10 AU 12 NOVEMBRE.
PESSOA. A Nantes, au Lieu unique, les Rencontres littéraires portugaises aborderont l'œuvre de Pessoa, l'édition et les nouvelles voix

de la littérature portugaises (rens. : 02-40-12-14-34 ou www.lielieuunique.com).

DU 14 AU 25 NOVEMBRE.
NOUVELLE-ZÉLANDE. A Paris, Bordeaux, Marseille et Aix, Les Belles Étrangères mettent à l'honneur, cette année, la littérature néo-zélandaise et accueillent Sia Figiel, Owen Marshall, Fiona Kidman et James George (rens. : www.belles-etrangeres.culture.fr et www.lettresdumonde.com).

DU 13 AU 20 NOVEMBRE.
LEVINAS. A Paris, trois colloques pour la célébration du centième anniversaire de la naissance d'Emmanuel Levinas. Du 13 au 16, à l'Unesco : « Levinas et Blanchot : penser la différence » (www.mauriceblanchot.net et www.levinas100.org). Les 16 et 17, à la Sorbonne : « Levinas et les arts » (à 9 h 30, salle Louis Liard). Le 20, au Centre Pompidou : « Emmanuel Levinas et l'incondition d'étranger » (à 14 heures, petite salle, niveau -1).

L'ÉDITION

Le prix Décembre a été remis mardi 8 novembre à Pierre Guyotat pour *Coma* (Mercure de France). Il l'a emporté par sept voix contre une à Philippe Vilain avec *Paris l'après-midi* (Grasset). A travers ce prix, comme le précisait Michel Crépu, président du jury, c'est « la reconnaissance d'une œuvre forte » qui a été distinguée. Par ailleurs, « un salut amical et fraternel » a été également rendu à Bernard Frank.

Prix. Le Renaudot des lycéens a été attribué à *Maos*, de Morgan Sportès (Grasset). Le **Prix 15 minutes plus tard** est allé à *Rhésus*, d'Hélène Marienskié (POL). Le **Prix Gondcourt** a récompensé *Le Secret des Mulliez*, de Bertrand Gobin, publié aux éditions La Borne Seize à Rennes. Les lauréats du **Prix du livre d'art du Syndicat national des antiquaires** sont Adrien Goetz pour *Ingres Collages* (Le Passage) et Marion Boudon-Machuel pour *François du Quesnoy (1597-1643)* (Athena). Le prix **Halpérine-Kaminsky de la Société des gens de lettres** qui distingue deux traducteurs littéraires est allé dans la catégorie « Consécration » (doté de 6 000 euros) à Giovanni Clerico pour l'ensemble de son œuvre de traducteur de l'italien, à l'occasion de la nouvelle traduction du *Décameron* de Giovanni Boccace en Folio et dans la catégorie « Découverte » (doté de 1 500 euros) à Anne-Marie Tatis-Botton, pour sa traduction du russe de *Souvenirs littéraires* de Marina Tsvetaïeva (Anatolia, Le Rocher) et *La Flûte aux souris* d'Aleksej Mihailovic Remizov (Le Rocher).

La 26^e édition du festival de bandes dessinées de Saint-Malo, Quai des bulles a accueilli 35 000 visiteurs, du 3 au 5 novembre. L'invitée d'honneur était Laura Battaglia, veuve de l'auteur italien Dino Battaglia, qui a notamment adapté en BD des œuvres de Maupassant ou d'Oscar Wilde, et à qui était consacrée une grande exposition. D'autres expositions ont mis en lumière le travail d'Etienne Davodeau et de Kris (*Un homme est mort*), de Jean-Claude Götting, de Steve Cuzor, de Fabien Vehlmann, de Coyote et de Nini Bombardier... Quai des bulles a primé trois auteurs : Guillaume Sorel (série *Algernon Woodcock*), Zanzim (*La Sirène des pompiers*) et Frédéric Boilet, directeur d'une collection de mangas et auteur de plusieurs livres sur son appréhension des mœurs et de la culture nippons.

Fonds perdus est une nouvelle collection dirigée par Jacques Neyme et Yves Michalon. Leur ambition conjointe est de publier au format de poche des ouvrages précieux, à un prix

accessible, allant de 11 à 18 €. Les trois premiers titres de la collection, mis en vente le 19 octobre, sont *Les Fauves*, de Georges Duthuit, *Les Bonheurs de Sophie, une initiation à la philosophie en 30 mini-leçons*, de Dominique Janicaud, et *La nuit finira – mémoires de Résistance 1940-1945* d'Henri Frenay. Tirés à 6 000 exemplaires, les livres sont cartonnés, reliés et imprimés sur papier bible avec signet et tranchefile.

Les droits pour l'Allemagne de Mangez-moi, d'Agnès Desarthe (éd. de L'Olivier), ont été vendus à l'éditeur allemand Droemer Knaur pour la somme de 75 000 euros (droits en format poche inclus). Pour Martine Heissat, responsable des droits étrangers pour le Seuil et L'Olivier, il s'agit d'« un record historique pour un roman français paru dans l'une de ces deux maisons ». Le dernier roman d'Agnès Desarthe a aussi été vendu en Italie, en Grèce, au Portugal, aux Pays-Bas et en Grande-Bretagne.

L'Insoutenable Légèreté de l'être (Gallimard, 1984), qui a apporté la notoriété internationale à son auteur Milan Kundera, est enfin publié par un éditeur tchèque Atlantia. Une version pirate du roman circulait déjà sur Internet.

Les éditions Plon publient le nouveau roman de Susanna Tamaro, *Ecoute ma voix*. L'auteur reprend douze ans après l'intrigue sentimentale de *Va où ton cœur te porte*, qui a été le roman italien le plus vendu du XX^e siècle – plus de 5 millions d'exemplaires dans le monde dont 600 000 en France – et qui a été traduit en 43 langues.

Les éditions Mango misent sur l'engouement du public pour les correspondances d'écrivains. Le choix est de présenter une anthologie de lettres en prenant comme trame les liens de famille. *Lettres à ma fille*, textes réunis et présentés par Agathe Hochberg, ne rassemble ainsi que des lettres adressées par une mère ou un père à leur fille. Suivront *Lettres à mon amour*, *Lettres à ma mère*, etc.

Pour célébrer les 25 ans de la loi Lang, instaurant un prix unique du livre, l'Institut mémoires de l'édition contemporaine (IMEC) et le comité d'histoire du ministère de la culture ont rassemblé les principaux documents qui ont accompagné la loi et les échanges entre les acteurs de l'époque. Ils ont publié une brochure, *Le Prix du livre 1981-2006* (éd. IMEC, 200 p., 20 €).

Le Quid 2007, qui comprend 2,5 millions d'informations, est paru chez Robert Laffont. 30 % du texte ont été entièrement renouvelés par rapport à 2006 précèdent Dominique et Michèle Frémy, les fondateurs du concept (2 192 p. - 32 €).



**18^e Forum
Le Monde
Le Mans**

**17-18-19
novembre
2006**



Jean Baubérot
Alain Bauer
Jean Birnbaum
Dominique Borel
Stéphanie Buchenau
Yves Citton
Jean-François Colosimo
Antoine Compagnon
Tristan Dagron
Elisabeth de Fontenay
Alain Finkielkraut
Caroline Fourest
Jean-Marie Goulemot
Denis Kambouchner
Robert Legros
Jean-Claude Milner
Juliette Rennes
Françoise Reuter
Judith Revel
Alexandra Richter
Daniel Roche
Philippe Roger
Zeev Sternhell
Louis-Georges Tin
Shmuel Trigano
Michel Wieviorka
Frédéric Worms

Sous réserve de modifications

Palais des congrès et de la culture du Mans - Entrée libre et gratuite

Tél. : 02 43 47 38 60 - clara.herin@ville-lemans.fr - http://www.forumlemans.com

Antonio Tabucchi

« Etre engagé avec soi-même »

A l'occasion de la publication de « Au pas de l'oie », ses « Chroniques de nos temps obscurs », Antonio Tabucchi s'interroge sur les travers des démocraties modernes et réfléchit à la notion d'engagement

« Au pas de l'oie » rappelle les textes prophétiques de Pasolini. Quelle influence a-t-il eue sur vous ?

Pasolini a eu une influence sur la structure même du livre. Pour l'auteur de *Io so*, un écrivain est quelqu'un, je le cite, « qui met en relation des faits même éloignés, qui rassemble les morceaux désorganisés et fragmentaires de toute une situation politique cohérente et qui rétablit la logique là où semblent régner l'arbitraire, la folie et le mystère ».

Justement, pourquoi avoir adopté cette forme de jeu de l'oie et donné ainsi un côté ludique à l'accablant constat que vous dressez ?

Je voulais d'abord donner au lecteur la possibilité d'interagir avec le livre – ce que permettent les deux parcours proposés. Et aussi montrer comment, tout comme, par exemple, sur un échiquier, la case 1, pour tant apparemment très lointaine de la case x, entretient avec cette dernière une liaison très étroite. C'était ma manière de faire voir que tous les événements sont liés, et que rien n'arrive par hasard.

Nous avons une overdose d'information aujourd'hui, mais elle est donnée de manière épidermique : on nous montre le résultat, mais ni les motivations ni les causes. On montre l'eczéma de la peau, mais on ne nous dit pas que c'est le foie qui le provoque. On se contente donc de regarder l'eczéma qui recouvre le visage du monde aujourd'hui, mais sans faire l'analyse des organes. Avec ce jeu de l'oie, j'ai tenté d'en faire l'analyse.

Diriez-vous que vous êtes un homme engagé ? Et quel sens donnez-vous à ce mot ?

Pour moi, être engagé, c'est d'abord être engagé avec soi-même, ce qui signifie être sincère. Je considère l'écrivain engagé

quand il est sincère avec lui-même, c'est-à-dire quand il écrit une chose qu'il ressent vraiment. Ainsi, si vous ressentez avec force la nécessité de parler d'un ciel de dimanche à Paris, vous devez parler de ce ciel parce qu'à ce moment-là, pour vous, c'est la chose la plus vraie possible. Si, en revanche, vous vous imposez d'écrire sur la guerre au Liban, alors vous ne dites pas la vérité, vous n'êtes pas engagé.

Quel rapport entretenez-vous avec l'Histoire ?

Je pense avoir un compte ouvert avec elle. C'est un mystère de plus, avec ses caprices, les pièges qu'elle nous tend, les séductions qu'elle nous offre, les illusions dont, depuis toujours, elle nous berce. C'est une des choses que j'aimerais bien comprendre, et que la littérature tente d'apprivoiser. Je me mesure avec elle de temps en temps lors de petits matches que sont mes livres, et desquels je sors naturellement perdant !

En 1994, vous avez cofondé le Parlement international des écrivains (PIE) avec quelque trois cents intellectuels. Quel bilan tirez-vous de cette expérience ?

Même si le PIE a été dissous – ce qui, je crois, vient en partie du fait que nous vivons dans un monde où, comme les écrivains ne comptent pas, il leur est difficile d'avoir une voix politique concrète –, je pense qu'on peut être très fier des villes refuges qui permettent d'accueillir les écrivains en danger.

Que pensez-vous de la confession tardive de Günter Grass – un des membres du PIE –, qui a révélé avoir servi dans la Waffen SS ?

Ce qui me touche, ce n'est pas la confession tardive. Le problème est autre pour



Antonio Tabucchi, en 2003. ALEXANDRE ALMEIDA/KAMERAPHOTO

moi et se pose sous forme d'une question. Une question qui est plus importante et plus douloureuse, selon moi. Quand il est entré aux SS, il avait 17 ans, il vivait en Allemagne, il avait sans doute lu *Mein Kampf*, il y avait déjà eu la Nuit de cristal, il avait assisté aux persécutions quotidiennes que les nazis infligeaient aux juifs, etc. Dès lors, je me pose la question suivante : comment un homme de 17 ans, avec toutes ces informations, n'a pas compris où était le bon côté et où était le mauvais ? C'est ça qui me tourmente.

La censure aujourd'hui semble être plus sournoise, puisqu'elle s'exerce principalement par le monopole des moyens d'information. Cela vous inquiète-t-il ? Et est-il encore aujourd'hui possible de s'exprimer en Italie ?

Ça m'inquiète beaucoup. Surtout la télévision, qui a un pouvoir de conviction, d'anesthésie des consciences. Il est théoriquement possible de s'exprimer en Italie, mais l'espace s'est considérablement réduit. On n'a bien sûr pas accès à la télévision. Et sinon, que reste-t-il ? Berlusconi possède encore 80 % des médias...

Pensez-vous que l'Italie demeure dans l'impensé du fascisme ?

Je dirais que l'Italie n'a jamais fait son examen de conscience historique, et c'est pour ça que le fascisme à l'état primaire revient sous certaines formes insupportables. Il y a des mairies où trône le buste de Mussolini. « *Mussolini était le plus grand homme d'Etat du siècle* », a ainsi déclaré M. Fini [ancien dirigeant néofasciste, vice-président du conseil du gouvernement Berlusconi jusqu'en avril 2006]. C'est ça l'Italie actuelle. Si vous avez un membre du gouvernement en France qui vient vous dire que le maréchal Pétain a été le plus grand homme d'Etat du siècle, et qui le répète pendant cinq ans, ça finit par s'imprégner dans les consciences, vous ne croyez pas ?

Au-delà même de la situation italienne, vous semblez suggérer que la démocratie est en danger...

Vous savez, la démocratie n'est pas donnée, c'est une conquête continue. Si on prend la démocratie comme un matelas sur lequel on peut dormir, ce dernier peut rapidement se transformer en « matelas de fakir ». Prenons l'exemple de la torture. L'Occident, bien que doté de l'habeas corpus, cette grande conquête juridique inventée par l'Angleterre, a permis Abou Ghraïb, Guantanamo. Quant à la question : est-il admissible de torturer en cas de nécessité ?, elle me semble tout simplement incroyable, car, vous savez, les cas de nécessité...

Vous appelez à une réhabilitation de la langue italienne. La gauche, selon vous, s'est notamment fait voler la politique parce qu'elle s'est fait voler ses mots...

Berlusconi a commencé son expropriation linguistique en baptisant sa coalition *Casa delle Libertà* (Maison des Libertés). Il se fait appeler *il Premier*, ou *il Cavaliere*, des épithètes qui évoquent le condottiere, le chef d'une nation entière, et pas celui d'une majorité tenue ensemble par des échanges de faveurs et de fauteuils. Berlusconi a donc réussi à dévaster la langue italienne. Il est

« On ne peut pas entrer en compétition avec la télévision. Mais, même si le programme qu'il y aura ce soir à la télévision a dans l'immédiat une influence plus grande que celle de mon livre, ce programme sera demain remplacé par un autre. Un livre, on peut le lire demain, l'année prochaine. Il obéit à un autre rythme »

temps de la restaurer, de remédier aux dommages subis par notre langue, car les mots sont les choses.

Les mots liberté et démocratie ont ainsi été beaucoup endommagés dernièrement. Peut-être faudrait-il avoir une espèce de commission légale qui surveille l'utilisation des mots, un peu comme le code de la route. **Dans *Autobiographies d'autrui*, vous écrivez : « Un livre ne finit jamais là où il finit. Un livre est un petit univers en expansion. »**

C'est vrai. Je pense qu'un livre est toujours plus grand que celui qui l'écrit. C'est à la fois un objet et un sujet qui peut dialoguer avec le lecteur, avec son époque et avec les époques à venir. Il grandit. C'est pour ça que l'on continue à écrire quand même, car l'écriture nous permet de pénétrer dans l'épaisseur du mystère. **Vous gardez donc malgré tout confiance en l'écriture qui va au cœur des choses, et en la parole, qui continue à déranger : « Le verbe n'est pas au commencement, il est à la fin », écrivez-vous dans *Tristano meurt* ?**

Je reste optimiste. Peut-être pas sur le monde, mais sur l'écriture. Je ne m'attends pas à ce qu'un livre puisse avoir une influence forte et immédiate sur la société. On ne peut pas entrer en compétition avec la télévision. Mais, même si le programme qu'il y aura ce soir à la télévision italienne a dans l'immédiat une influence plus grande que celle de mon livre, ce programme sera demain remplacé par un autre. Un livre, on peut le lire demain, l'année prochaine. Il obéit à un autre rythme. D'ailleurs c'est ça la force de la littérature. On ne court pas sur le 100 mètres, car on perd toujours le 100 mètres. Mais un livre reste, il nous rappelle des choses, une réalité qui est la nôtre. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR EMILIE GRANGERAY

« Je parle car je suis »

AU PAS DE L'OIE
Chroniques de nos temps obscurs
(L'Oca al passo. Notizie dal buio che stiamo attraversando)

Traduit de l'italien par Judith Rosa avec la collaboration de l'auteur, éd. du Seuil, 240 p., 16,90 €.

C'est un livre nécessaire et remarquable. Insomniaque chronique, guetteur infatigable, et toujours vigilant, Antonio Tabucchi a toujours été de ceux qui insistent le doute, cherchent les fissures, interrogent la réalité. En réunissant aujourd'hui, sous forme de jeu de l'oie, et avec l'ironie de Voltaire, ses articles politiques, Antonio Tabucchi donne à comprendre le monde d'aujourd'hui. Entre le procès ubuesque du général Pinochet, la guerre en Irak, la montée des fondamentalismes religieux, le constat n'est, bien sûr, pas brillant. Tabucchi parle aussi et surtout d'une Italie à la dérive, prête à falsifier l'Histoire. Et de s'inquiéter, à juste titre, de l'« inquiétante corrosion des règles démocratiques ». « *Dépourvue de passion civile* », la République italienne est devenue, avec le triomphe du berlusconisme, l'exercice de l'intérêt privé. Malgré la défaite de Berlusconi, en avril 2006, le mal semble profond. Tabucchi en donne quelques exemples édifiants. Ainsi les directeurs des journaux de Berlusconi, qui établissaient des listes des parlementaires

qui votaient contre certaines décisions de son gouvernement.

Pourtant, et même s'il fut directement inquiété – en 2003, le directeur du quotidien *Il Foglio*, Giuliano Ferrara avait lancé une violente campagne contre lui –, Tabucchi n'a pas décidé de se taire pour autant. Au contraire. « *Je parle car je suis. Quand ma gorge sera pleine de terre, je cesserai de parler. Alors, le silence sera. Une éternité de silence m'attend. Mais avant que ce silence éternel n'arrive, je veux me servir de ma voix. De ma parole* », écrit-il. D'ailleurs, et comme le rappelait Bernard Comment, son traducteur privilégié, en avant-propos d'un autre livre essentiel (*La Gastrite de Platon*, Mille et Une Nuits, 1997), « *la préoccupation politique a toujours habité l'œuvre de Tabucchi, de façon plus ou moins sous-jacente, relative tantôt au fascisme italien et aux fantômes de la seconde guerre mondiale, tantôt au salazarisme, qui étouffa si longtemps le Portugal* ». Il suffit pour cela de revenir à son premier roman, *Piazza d'Italia*, ou de relire *La Tête perdue de Damasceno Monteiro* et *Pereira prétend* qui, en quelques mois, devint l'emblème de la résistance au berlusconisme.

Sans jamais perdre confiance dans la parole et l'écriture, Tabucchi rappelle néanmoins que, « *si nous voulons être mieux représentés, nous devons nous engager personnellement (...). Faute de quoi, jour après jour, les clowns funèbres prendront le dessus et deviendront les seuls maîtres du cirque.* » ■

E. G.

FRANÇOIS VALLEJO
OUEST
ROMAN
Viriane Hamy

Enfin

un livre aimé
au Masque
et la plume

Jérôme Garcin
Le Masque et la plume

ÉDITIONS

Viriane Hamy